



MARTINE DELVAUX
**LE MONDE
EST
À TOI**

[H É L I O T R O P E]

Martine Delvaux

LE MONDE EST À TOI

K

HÉLIOTROPE

DE LA MÊME AUTEURE

Fiction

Blanc dehors, Héliotrope, 2015.

Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage, Héliotrope, 2011; série «P», 2015.

Rose amer, Héliotrope, 2009; série «P», 2017.

C'est quand le bonheur?, Héliotrope, 2007; série «P», 2011.

Échographies, Vents d'Ouest, 2007.

Ventriloquies (avec Catherine Mavrikakis), Leméac, 2003.

Essai

Nan Goldin. Guerrière et Gorgone, Héliotrope, 2014.

Les filles en série. Des Barbies aux Pussy Riot, Remue-ménage, 2013.

Histoires de fantômes. Spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains, PUM, 2005.

Femmes psychiatisées, femmes rebelles. De l'étude de cas à la narration autobiographique, Les empêcheurs de penser en rond, 1998.

Maquette de couverture: Antoine Fortin
Photographie: Éléonore Delvaux-Beaudoin
Maquette intérieure et mise en page: Yolande Martel
ePub: Folio infographie

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Delvaux, Martine, 1968-

Le monde est à toi

(Série K)

ISBN 978-2-924666-35-7

1. Féminisme. 2. Féministes. 3. Mères et filles. I. Titre. II. Collection: K.

HQ1155.D44 2017 305.42 C2017-941100-4

Dépôt légal: 3^e trimestre 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Héliotrope, 2017

4067, boulevard Saint-Laurent

Atelier 400

Montréal (Québec)

H2W 1Y7

www.editionsheliotrope.com

www.facebook.com/editionsheliotrope

Les Éditions Héliotrope reconnaissent l'appui financier du gouvernement du Canada.

| **Canada**

Les Éditions Héliotrope remercient le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) de leur soutien.

Les Éditions Héliotrope bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

Pour Élie, encore une fois

On ne naît pas féministe, on le devient.

BELL HOOKS

La salopette et le petit haut, noir, qui épouse le cou.

Les Doc Martens usées.

Les pantalons roulés aux chevilles.

Le bomber et les cheveux en vrac.

Comment nouer élégamment une écharpe?

Trouver des gants, mais ne pas prendre le bonnet.

Partir vite en laissant la porte claquer parce que, même si c'est tôt le matin, l'horloge et la citrouille, on connaît.

Bye bye ciao, maman! Je t'aime! À ce soir!

Voilà, c'est toi.

Cette image-là, de toi, je la rejoue dans ma tête en écoutant en boucle *Lemonade* de Beyoncé, Kate Tempest, MIA, Rihanna et Dua Lipa, et les chansons d'amour de Dalida et de Lana del Rey.

*

On m'a souvent demandé: *Quel genre de mère es-tu, toi qui es féministe? Comment est-ce que tu élèves ta fille? Quels jouets est-ce que tu lui achètes? Comment est-ce que tu l'habilles? Est-ce qu'elle a la permission de se maquiller? Quel cadre lui donnes-tu? À quelles règles doit-elle obéir?*

On m'a souvent demandé ce que ça fait, une mère féministe.

Comment je fais. Avec toi.

Mais je ne *fais* rien avec toi. Je ne cherche pas à faire de toi quelque chose en particulier. Je ne t'élève pas *en tant que* féministe. Il n'y a pas de discours, de mots d'ordre, de principes à respecter à tout prix. Il y a des mots que je te lance, et ceux que tu m'envoies en réponse aux miens. C'est dans cet aller-retour où on s'amuse à résister que quelque

chose advient, et cette chose n'est rien d'autre que de l'amour.

Je t'aime et je vis avec toi, et ce qui m'importe le plus, c'est que tu existes. Que tu comprennes que tu en as le droit. Que tu saches, au plus profond de toi, que le monde est à toi. Qu'il doit être à toi comme il doit être aux autres. Que tu dois pouvoir y avancer librement. Ce qui veut dire y croire. Ce qui veut dire en faire partie, tout simplement, sans même penser que ça puisse ne pas être le cas.

Et en même temps, ça veut dire: être prête à exiger, insister, réclamer, t'indigner. Parce que malheureusement, encore maintenant, ça ne va pas toujours de soi.

*

Je ne sais pas si j'ai des leçons de féminisme à donner. Je ne sais pas si c'est ce que je fais quand je prends la parole en tant que féministe. Je ne sais pas non plus si toi, en vivant avec moi, c'est ce que tu prends de moi par une sorte d'osmose, un féminisme qui s'infiltré, absorbé de manière spontanée.

Je n'ai jamais pensé que j'avais le droit de dire aux mères comment élever leurs filles en tant que féministes. Qui peut se permettre d'affirmer une chose comme celle-là? À partir de quelle position et de quels privilèges? Qui suis-je, moi, pour oser faire ça?

Mais ce que je peux faire, c'est parler de ma vie avec toi, de ce que ça m'a appris de vivre avec toi. Cet amour-là.

*

Je comprends qu'on puisse décider de ne pas avoir d'enfant. Je ne sais toujours pas comment, moi, j'ai su que je désirais en avoir. Cette envie-là est venue, pourquoi c'était clair, limpide, pourquoi c'était ce que je voulais.

Reste qu'un jour, j'ai eu l'impression de le savoir, et je continue à le

vouloir, tous les jours.

*

Il y a tant d'autres choses à aimer que sa progéniture, tant de choses qui ont besoin d'être aimées, tant de travail que l'amour a à faire dans le monde.

REBECCA SOLNIT

*

Ce que j'écris ici n'est ni un guide ni un manifeste pour la maternité, pas plus que ce n'est un essai sur la sanctité de l'amour entre mère et fille.

Mais il y a quelque chose de général à apprendre, il me semble, du rapport mère-fille féministe. Il faut cesser de le penser comme l'exception, et tenter d'y trouver une généralité. Il faut quitter la règle du masculin qui l'emporte sur le féminin, inverser les choses et penser le rapport mère-fille non pas comme une scène psychique particulière ou un phénomène social singulier (les livres sur la question sont nombreux...), mais comme un point de départ pour penser toute transmission.

Trouver dans le devenir-mère et le devenir-fille féministe un ancrage politique qui concerne tout le monde.

*

Je n'ai pas l'intention d'ériger un piédestal sur lequel faire trôner la maternité. Ce n'est pas cette histoire-là qui retient mon attention. Toutes les familles sont possibles, peu importe qui les imagine, comment et pourquoi. Ce sont des choses mobiles, variables. Aucune incarnation familiale n'est la bonne, l'unique ou l'ultime.

Toi, tu as un père, tu as ton père, aux côtés de qui tu grandis. Et si nous ne partageons plus la même demeure tous les trois, nous

partagerons toujours lui et moi le même amour pour toi. Un amour pour te permettre d'exister le mieux possible, avec ce qu'il est lui, et ce que je suis moi, infimes parties de qui tu es.

On est une famille ordinaire, juste assez désarticulée, ni meilleure ni pire que les autres parce que rien n'est idéal, même ce qu'on nous brandit comme la famille parfaite. Et moi, je ne détiens aucune vérité. Je veux simplement essayer d'écrire sur ce que ça peut vouloir dire, ce que ça veut dire, pour moi, d'avoir une fille. Que tu sois là, toi, jeune adolescente qui avance dans la vie à côté de moi, ta mère féministe, qui essaie par tous les moyens de voler du temps pour mettre la vie en mots, décortiquer l'expérience, autopsier le réel.

*

Aujourd'hui, tu n'es pas à l'école. Toux, gorge en feu, dans ton lit, je vais voir comment tu vas, mes lèvres sur ton front, chaud, pastille, verre d'eau, je retourne écrire.

Et soudain, c'est le lendemain de ta naissance. Dehors, je le vois par la fenêtre, c'est la tempête, immense. Le vent qui ne lâche pas, fractales, spirales, sifflements. Après le médecin et les médicaments. Après qu'on a été forcées de commencer ta vie chacune de notre côté parce qu'on venait d'éviter le pire. Après que tu as pleuré plusieurs heures sans arrêt en refusant le biberon qu'on te proposait même si tu étais affamée, on t'amène à moi sans que je comprenne pourquoi on ne t'avait pas amenée avant. L'infirmière te dépose dans mes bras. Je ne sais pas si elle est exaspérée ou si c'est parce qu'elle en a vu d'autres, tant de petits bébés dont elle est capable de deviner la personnalité, mais en bonne fée marraine, avec un léger sourire, elle dit: *Celle-là, elle est déterminée!*

*

Pendant la première année de ta vie, j'ai rempli un carnet. J'ai fixé des photos, coincé des mèches de cheveux entre des mots que je t'adressais. Des mots maladroits. Des mots un peu effarés, aveugles et paniqués devant l'amour qui m'envahissait. Mais des mots, je le sais maintenant, pour installer *un espace fait d'espacements* (Françoise Collin) entre toi et moi, un lieu où tu pourrais respirer.

Des mots, aussi, que tu aurais si ma vie devait finir trop tôt, pour que quelque chose reste. Même si je ne sais pas ce qui peut rester de ça. Ce qui en est traduisible. Ce que je suis capable d'écrire.

L'amour s'est bricolé. On a avancé pas à pas, avec le temps.

*

Ce n'est pas parce que je t'ai mise au monde que tu m'appartiens. Tu n'as jamais été à moi. Entre l'*alien* qui faisait bouger la peau de mon ventre et celle que tu es aujourd'hui, c'est la même étrangeté magnifique. Tu es ma fille, mais je ne sais pas tout à fait qui tu es. Chaque fois que mon regard se pose sur toi, je te découvre à nouveau. Je te reconnais, comme quand on croise quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis longtemps, avec un léger étonnement. La distance de l'émerveillement.

C'est là, aussi, que ça commence, à chaque instant.

*

Une rencontre arrive. Et c'est l'imprévisible même. Admettre que tout soit bouleversé par cet amour-là, que survienne un temps, un espace nouveau, hors traces, hors grammaire.

ANNE DUFOURMANTELLE

*

Toute petite, quand tu t'es mise à parler, j'ai cessé d'écrire sur toi. Au lieu, je t'ai écoutée. En moi s'est érigée une sorte de loi: ne pas faire de

toi un roman. Ne pas t'inventer. Je me suis tournée vers d'autres mots pour te quitter, juste un peu, juste assez.

Tu t'appartiens, et maintenant tu sais lire, et tu sais quelle mère tu as, féministe, qui ne lâche pas le morceau. Et qui écrit. Et à qui tu viens de donner la permission d'écrire sur toi, acceptant ainsi de me perdre, toi aussi, juste un peu, juste assez...

*

Au moment de partir, ce matin, en enfilant le manteau, les bottes, tu m'as dit que j'avais de la chance de pouvoir rester à la maison pour travailler. Tu as secoué la tête: *Rien à voir avec les quatre étages de l'école qu'il faut sans cesse monter, descendre, monter!*

Je t'écoutais, je te regardais te préparer, je t'ai tendu ton sac, embrassée sur la joue.

Je ne t'ai pas dit que j'allais passer la journée à espérer ton retour, en essayant de commencer à écrire ce livre, quelques mots sur la transmission et le féminisme, sur ce que ça veut dire d'être ta mère, et que tu sois ma fille. Ce que ça veut dire d'avancer ensemble. Toi à l'intérieur de moi. Moi derrière la poussette. Toi me tenant la main en sautillant pour ne pas marcher sur les joints des carrés de trottoir. Moi le bras autour de tes épaules ou de ta taille pour traverser la rue. Et maintenant, nos deux corps debout l'un à côté de l'autre avançant d'un même pas, parfois appuyés l'un contre l'autre, d'autres fois nous tenant le bras, mais toujours avec un jeu entre nous, léger, discret.

Souvent, je ne sais pas laquelle de nous deux est la plus grande.

*

Où s'arrête ton enfance? Comment était ma vie avant? Je me demande ce qui m'intéressait, et si c'était écrire, parce que les mots ont commencé à arriver vraiment en t'attendant, et ils sont venus en

rafales avec toi, ils ont frappé à la porte en même temps que toi, comme si tu étais un rempart contre la mort et l'ennui. Comme si avec toi était apparu, aussi, petit à petit, l'engagement.

Moi, indignée.

*

Avec toi est apparue l'urgence jusqu'à la dernière marche, tes gestes affirmés – comment tu attrapes le violon, la caméra, les crayons, comment tu pousses ton visage légèrement vers l'avant, concentrée sur les images que tu travailles à l'écran. Comment, soudainement, en pleine conversation, tu te mets à *dabber*, ta voix quand tu chantes, quand tu imites le Blond de Gad Elmaleh en faisant glisser ton corps comme si tu étais désarticulée, quand tu dis *bruh, ayt, j'ai la flemme, kestudi, vague, frek, tchuipez, m'en bats les couilles*, quand tu dis qu'une chose est *goals* ou *gyou*, quand tu me reproches d'être *fréquente* ou de te *foutre un vent*, quand tu t'excuses avec un *ma bad* bien placé, que tu me *spots* ou que tu m'interdis de *t'afficher*, quand tu es *down* de faire l'activité que je te propose, que tu me *dig* ou que je dis un truc qui te *dead*. À ce moment-là, je perds le nord, je ne sais plus tout à fait qui est le parent et qui est l'enfant, et il y a quelque chose de féministe là-dedans.

*

Je ne sais pas exactement ce que sera ce petit livre que je n'imagine ni comme un manifeste ni comme un dictionnaire, et pas non plus comme une grammaire ou un traité historique: *il était une fois le féminisme...*

Je ne sais pas si c'est une liste de conseils, de consignes, de recommandations ou d'explications. Si c'est mon regard sur le monde, sur toi, sur moi, ou sur nous. Si ce sont des morceaux d'avenir ou des

fragments de mémoire. Ou si, tout simplement, c'est une lettre d'amour, la suite du geste que je pose quand je te prends dans mes bras, ton long corps élancé que je ne peux plus attraper en entier, et que je te dis que je t'aimerai toujours...

Essayer d'écrire cet amour, incomparable, qui n'a rien à voir avec ton séjour dans mon ventre ou la tempête de ton arrivée. Ce n'est pas parce que tu es moi que j'ai envie de t'écrire, mais parce que, justement, tu ne l'es pas.

Je veux essayer de penser ce qu'il y a de féministe dans cet amour-là.

*

L'amour comme manifeste féministe.

La déclaration d'amour comme manifestation féministe.

Est-ce qu'on peut penser le féminisme sans penser l'amour?

*

J'écris pendant que tu dors de ce sommeil des corps qui n'en peuvent plus de grandir. J'ai toujours écrit pendant que tu dormais et en attendant ton réveil. Et même si tu es de la même taille que moi, que désormais tu descends vite les marches devant la maison sans te retourner une dernière fois, je continue à vivre dans l'ellipse entre le moment où tu es encore là et celui où tu reviendras.

Combien de fois est-ce que je pense à toi en une seule journée?

Quand je te réveillais, avant, de ta toute petite voix, tu disais: *J'ai perdu mon rêve dans mes doudous.*

Aujourd'hui, assise à la table le regard embué de sommeil, comment tu dégustes le pain et le chocolat fondu, tu me racontes le théâtre nocturne où tu rejoues des scènes et où tu en inventes, où tu déposes tes peurs, tes souvenirs et tes désirs. Souvent, tu te rêves en train de lutter, contre les dragons et les cambrioleurs, les injustices et les

propos insensés, contre une atteinte à ta liberté. Tu te réveilles un peu bouleversée, un peu émerveillée. C'est la mesure de ce que tu es capable d'affronter.

*

Moi... j'ai grandi entre le journal d'Anne Frank et l'histoire de Christiane F., entre la révolution féministe et la bombe atomique, les champs de maïs et les sous-sols en préfini. J'ai grandi entre l'Église et le *Allô Police*, Laura Ingalls, Wonder Woman et la femme bionique.

J'avais huit ans, dix ans, douze ans, je passais des heures devant la télé et celles que j'aimais plus que tout, c'était elles, mes «drôles de dames». Elles m'ont montré comment tenir tête, gant de velours et main de fer, comment s'imposer dans un monde d'hommes fait de machines, de voitures, de métal, en restant toujours solidaires.

Quand on me demande ce qui a fait de moi une féministe, je réponds toujours que c'est ma mère, et aussi ma grand-mère, cette lignée de femmes de tête, comme on dit, exigeantes, déterminées, souvent dures, parfois impitoyables. Mais à côté d'elles, il y a aussi les femmes de la télé qui ont participé, avec leurs cheveux virevoltants et leur pouvoir de transformation, superhéroïnes et corps-machines, à creuser les tranchées d'un nouveau féminisme.

*

Le plus important, pour ta grand-mère, c'était d'être autonome financièrement. Elle disait: *Il ne faut pas dépendre d'un homme!* Moi, j'étais très jeune quand j'ai commencé à travailler, gardienne d'enfants, aide-ménagère, vendeuse dans un grand magasin rayon produits de beauté, ouvreuse dans une salle de spectacle avec ma lampe de poche pour aider le public à prendre sa place. Mon travail de luciole, comme on dit en italien: *lucciola*.

On me dit souvent que je donne l'impression de n'avoir besoin de personne tellement je suis devenue autonome. Et pourtant... Sans m'en rendre entièrement compte, je te décourage de vouloir un emploi. Je te dis que l'école, les devoirs, c'est déjà un travail, et que tu auras toute la vie pour obtenir et dépenser de l'argent, que tu n'en auras pas le choix, et que tu as le privilège de faire le choix de ne pas en avoir besoin pour l'instant. Ce qui veut dire compter autrement, ne pas tout avoir et savoir désirer.

*

C'était les années 1970. Je me souviens de mes jeans Lois et de mes Jordache bleu azur taillés dans un tissu scintillant. Col roulé sous chemise à carreaux. Chaussures de course aux semelles compensées. Cheveux courts et taches de rousseur. Sourire timide. J'aime la forêt, la motoneige, les Barbies, la lecture, la couture et les modèles d'avions à coller. Je cuisine des gâteaux au chocolat et des macaronis Kraft. Je rêve de devenir détective privée.

Sur les photos, on ne peut pas dire ce que je suis. Cet anonymat, cette identité un peu masquée, ce travestissement qui me permettait d'oublier le *je*-fille collé à ma peau, je l'ai perdu à l'adolescence, quand l'uniforme en polyester du collège catholique a mis un terme à ma liberté, lui et son dogme de la féminité, la hiérarchie entre celles qui en étaient et celles qui n'en étaient pas, soutiens-gorge, fond de teint, rouge à lèvres, talons hauts, une taille, des fesses et des seins. Dans la cour d'école du genre, j'étais perdante.

C'est mon histoire à moi, celle d'une fille à la poitrine plate et aux hanches étroites qui a toujours eu l'impression qu'être féminine, c'était être costumée. Mais ça ne m'a pas empêchée d'admettre ton désir de porter les cheveux très longs et de les colorer. Tu ne te maquilles pas.

Tu enfiles rarement des robes chemisiers jupes collants. Le plus souvent, tu es en jeans, les pieds dans des bottes haut lacées. Tes vêtements glissent du noir au blanc en passant par le gris, quelques bleus, un rouge brique... les teintes rescapées. Tes hauts sont courts, révèlent parfois tes épaules ou ton nombril. Je fulmine quand tu m'annonces que l'école veut imposer un code vestimentaire pour rhabiller les filles. Tu me décris vos modes de pression, comment vous insistez, et les garçons qui, par solidarité avec vous, arrivent en camisole ou torse nu.

*

Je te demande qui sont tes féministes préférées.

Tu parles de ton amie Océane en riant de bonheur. Tu décris comment elle avance dans les couloirs de l'école à la manière d'un bulldozer, faisant son chemin entre les groupes de garçons qui occupent le terrain. Ils s'éloignent d'un coup en la voyant arriver, collent leur corps contre le mur pour échapper aux coudes et aux pieds. Ils ont compris que le monde lui appartient.

Je te demande: *Qui d'autre?* Tu réponds, *Beyoncé, Jo dans Les quatre filles du Docteur March, Tori l'amie de Tris dans Divergence, la gang de filles en secondaire 3 qui portent toujours un pantalon et un chandail et que tu vois souvent en train de baffer les gars.*

Et avec un regard un peu moqueur, tu dis: *Et puis... je devrais peut-être ajouter... toi?*

*

Je ne sais pas ce que tout ça signifie, quelle part est aux autres, quelle part est à moi, et quelle part est à toi. Je ne me pose pas la question du groupe. Je ne me demande pas à qui, au juste, tu t'identifies.

*

On est toutes les deux aux prises avec les effets de mode, moi comme toi. Et on en joue. Tu choisis tes vêtements avec le même souci que celui qui t'habite quand tu cadres une photo ou que tu penses l'enchaînement d'une vidéo. Tu dessines ton corps comme on applique des couleurs sur un tableau.

Quand tu étais petite et qu'on flânait dans des boutiques, ta main s'étirait pour caresser les matières, et ta petite voix chuchotait, émerveillée: *C'est beau...*

Comme moi quand j'étais enfant, tu as réclamé les voiles, les diadèmes et les robes de princesses, tout ce qui était rose et violet. J'ai eu autant de bonheur à te les mettre entre les mains que toi à les enfiler. Je n'ai pas pensé un instant que je devais les interdire. Je n'ai pas eu peur et je n'ai pas pensé que je devrais avoir peur à cause de ce que ça pouvait indiquer pour la suite de ta vie. J'ai respiré tes sourires. J'ai joué avec toi. J'ai retrouvé mes amours de contes de fées.

Aujourd'hui, devant celle que tu es, vêtue de noir, je lis la rédemption de Maléfique.

Merveilleuse Maléfique féministe qui vient défaire des siècles de maternité empoisonnée. Sorcière fabuleuse à la place d'une mère spectrale: le vrai baiser d'amour, c'est le sien, celui qui ramène la princesse à la vie, et abandonne le prince, ce raté.

*

J'ai l'impression d'avoir appris très tôt la scène de la séduction, comme si j'avais compris dès la petite enfance que ce qui comptait, c'était d'exister dans le regard masculin. Je lisais des romans d'amour. Je passais des heures à rêvasser. Et même si mon désir était déjà multiple, qu'il ne discriminait pas entre les filles et les garçons, j'ai assimilé le récit hétérosexuel servi sous toutes ses formes depuis le

biberon. Un récit qui te laisse plutôt indifférente. Tu es aussi émue de croiser un garçon qui te plaît que d'échanger un sourire avec une fille que tu admires.

Après avoir consommé quelques exemples des mille et une versions hollywoodiennes de la même histoire d'amour, tu me dis que ça y est, tu as fait le tour. *Ils tombent amoureux, se séparent pendant un moment, souffrance et larmes, cœurs brisés, retrouvailles miraculeuses, finissent par se marier.* Tu bâilles. Tu te moques. Tu tournes le scénario en ridicule. Tu retires les clichés, couche après couche, mais dans un endroit secret, tu gardes précieusement l'amour.

*

L'amour romantique, comme il est communément compris dans la culture patriarcale, rend les gens inconscients, dépossédés et dépourvus de contrôle.

BELL HOOKS

*

Toujours suivre tes élans, jusqu'au jour où je me demanderai si tu sais ce que ça peut vouloir dire. Comment tu te présentes aux autres. Quelles associations suscitent les images. Quelle peau tu veux enfile sur la tienne, et pour dire quoi. Quelles sont les limites de ce que tu es prête à porter.

Mais ne pas t'inquiéter. Ne pas, non plus, jamais, t'humilier.

Lire, avec toi, un ensemble de signes dont font partie aussi les choses qui nous habillent.

*

J'écris ces pages, et en même temps je lis. Je cherche des phrases qui seront des compagnes de pensée. Je commence par des livres d'écrivaines sur la maternité, des livres qui tracent les contours d'une

maternité compliquée, impossible, évitée ou refusée. Des livres qui interrogent et ramènent à l'ordinaire au lieu de glorifier. Des livres qui nous tirent vers le haut parce qu'ils nous obligent à penser. Des livres qui sont des cailloux entre toi et moi, un chemin pour nous éloigner l'une de l'autre et nous retrouver.

*

On est en 1975, dans l'œil de l'ouragan féministe. La journaliste Oriana Fallaci, interlocutrice de personnages politiques, amoureuse d'Alexandros Panagoulis (militant contre la dictature des colonels en Grèce), écrit sur la maternité pour écrire sur l'avortement, pour réfléchir au désir et au non-désir d'enfant: combien c'est compliqué, comment on peut savoir et ne pas savoir en même temps.

Dans *Lettre à un enfant jamais né*, elle parle de ce que ça implique de faire le choix de porter ou non un enfant, à une époque où on commence tout juste à dire tout haut que ce n'est pas si simple que ça, que *la vérité est faite de plusieurs vérités différentes*, et de doute.

Oriana Fallaci, philosophe féministe.

Elle écrit cette chose interdite: *Cela ne m'intéresse pas de te mettre au monde pour moi-même. D'autant moins que je n'ai aucun besoin de toi*. Elle affirme aussi que l'être humain c'est elle, et non l'embryon-poupée de chair qui vient de surgir dans son ventre: *Si tu parviens à naître, tu naîtras. Si tu n'y parviens pas, tu mourras*.

À la fin, je trouve cette phrase, celle qui attrape en quelques mots l'essence de ce que je voudrais te transmettre: *Si je pense, peut-être que je résiste*.

*

Alice Walker, écrivaine et militante, a dit qu'une artiste ne devait avoir qu'un seul enfant, parce qu'avec un enfant on peut bouger, alors que,

quand on en a plusieurs, on devient une cible facile.

On a bien sûr le droit d'avoir le nombre d'enfants qu'on désire, qu'on soit écrivaine ou pas. Le droit à son corps, c'est aussi ça. Mais moi, après ta naissance, comme Alice Walker, j'ai pensé que c'était impossible d'avoir deux enfants, que j'aurais du mal à me déplacer, que je n'aurais plus de temps, et surtout que je n'en aurais plus pour écrire. Tu as donc eu cette mère-là, partagée entre deux passions: toi, et l'écriture. Souvent, les deux à la fois. Parfois, aussi, l'une au lieu de l'autre, Rome ou Bruxelles ou Miami au lieu de Montréal. Mes mots au lieu des tiens.

Sauf que, le plus souvent, celle qui l'emporte, c'est toi, rieuse, curieuse, boudeuse, malade ou silencieuse, choisie au détriment des lancements, colloques, conférences, tables rondes, événements divers qui auraient tous pour conséquence de m'éloigner. De toi. Le plus souvent, au lieu de partir, j'ai choisi de rester.

Ma vie coupée en deux urgences amoureuses séparées reliées.

*

Il y a un mot, parfait, pour décrire ce que je ressens pour toi: *ravissement*.

Roland Barthes le prend pour décrire la béance d'amour, cette faille impossible à colmater et *d'où le sujet s'écoule, se constituant comme sujet dans cet écoulement même*.

Ton arrivée comme un coup de foudre. Tant attendue, si intime, et en même temps *image inconnue*. Je peux te raconter mille et une fois, de mille et une façons, tu seras toujours le *montage somptueux d'une ignorance...*

*

On aime tellement dire qu'il faut séparer les enfants de leur mère. On

aime tellement penser l'amour maternel comme un danger et la mère comme un animal qui avale, dévore, s'accapare, s'approprié, tente sans cesse et par tous les moyens de reprendre à l'intérieur d'elle l'être qui grandit à ses côtés. On ne fait pas confiance aux mères. On les croit incapables de se séparer, et surtout de leurs filles.

Et pourtant... cet amour-là est une histoire d'espace, de distance.

C'est l'affaire d'un écart, là même où l'amour se fonde, tout amour, et celui entre les mères et les filles aussi.

On aime dire qu'il faut séparer les mères et les enfants, et on ne le dit pas des pères, qu'on continue de penser comme ceux qui ont pour rôle de séparer. Et même encore les pères d'aujourd'hui, qui sont peut-être de moins en moins différents (du moins je l'espère) des mères telles qu'on les imagine. On le dit malgré la démultiplication des configurations familiales. On parle de conciliation travail-famille, mais on continue à faire porter aux mères la folie amoureuse, et on continue à en priver les pères. Pire encore, on continue à penser les familles à partir de cette image-là, binaire, hétérocentrée, du couple parental. Une image poussiéreuse et contraignante, accrochée à un monde qui n'existe plus. Dans cette famille-là, les relations mère-fille sont un duel, un conflit, une rivalité marquée d'envie. Dans cette famille-là, cinématographique et télévisuelle, les pères continuent à être des mentors et des guides, intellectuels, spirituels pendant que les mères restent chargées du corps.

Je veux me réclamer aussi de cette place-là, la place de la pensée, avec tout ce qu'elle comprend d'approximations, pour installer une filiation entre deux individus qui ne sont pas des hommes. Pour penser la transmission entre toi et moi, non seulement comme moi-guide et toi-guidée, mais comme ce qui advient quand celle qui guide

se met à suivre et que celle qui suit se met à guider.

*

C'est aux nouvelles qu'il appartient de déterminer si elles veulent de l'héritage et ce qui, dans cet héritage, les intéresse. C'est aux anciennes qu'il appartient d'entendre la demande, d'infléchir leur langage vers un autre langage, en un échange dans lequel, chacune restant ce qu'elle est, faisant honneur à son histoire propre, s'adresse cependant à l'autre et écoute son adresse.

FRANÇOISE COLLIN

*

On démonise encore les mères et l'amour qu'elles peuvent avoir pour les filles, inquiétant parce qu'impossible à mesurer. Ogresses, belles-mères, sorcières, professionnelles engoncées dans des tailleurs de prêt-à-porter, toutes envahissantes, suffocantes, narcissiques, abandonnantes, compétitives, envieuses, mères qui rendent les enfants fous et encore plus les filles, trop aimées, mal aimées, jalousées, négligées, abandonnées...

Je lis dans le *New York Times* un article de la romancière Leslie Jamison sur la manière dont on devient belle-mère dans l'ombre des contes de fées. Ce cimetière jonché de mères, mortes en couche, remplacées par des belles-mères diaboliques, envieuses de filles dont elles convoitent la jeunesse et la beauté, et, surtout, l'amour du père. Si le père doit séparer les mères et les filles, la belle-mère, elle, s'approprie le père, abandonne la fille, renvoie la mère au cimetière.

Au lieu de négocier l'image de la mère, au lieu de la voir comme celle qui est tout ça à la fois, on la coupe en deux, on lui invente un alter ego dans lequel on dépose tout ce qu'on craint: la belle-mère qui est tout ce dont la mère est capable aussi, et qu'on refuse de regarder.

*

Parfois, je me dis que les mères n'existent pas. Les mères qui aiment, tout simplement. Ces mères ordinaires qui font à manger parce qu'il faut manger, qui habillent, lavent, soignent, embrassent, cajolent, sans en faire (pour le meilleur et pour le pire) tout un événement. Qui le font tout simplement parce que c'est la vie et qu'elles se sont engagées à en prendre soin. Celles qui prennent soin des vies qu'elles ont accueillies, qu'elles ont accepté ou décidé d'accompagner.

Il ne s'agit pas tant de choisir entre faire et ne pas faire, faire avec passion, par sentiment d'obligation ou même par ressentiment. Il s'agit de faire toutes ces choses avec bienveillance, parfois dans la fatigue extrême ou avec un profond agacement, le faire tout en résistant et même, parfois, refuser de le faire pour s'épargner, mais toujours avec pour horizon un monde où le geste de prendre soin cessera d'être le lot du féminin pour incomber à tout le monde, sans discrimination. Qu'on cesse de le dévaluer tout autant que de le surévaluer. Qu'il s'agisse là d'une chose normale et nécessaire pour que puisse respirer une société égalitaire.

*

Linda Lê, une écrivaine qui a choisi de ne jamais écrire pour la galerie, affirme, dans *Lettre à l'enfant que je n'aurai pas*, qu'elle n'a pas eu d'enfant parce qu'elle n'aurait pas su instaurer les coutumes, cuisiner les plats préférés, emmener en vacances, trouver des cadeaux d'anniversaire... se sentait incapable de construire un univers régi par d'autres rites que ceux de l'écriture. Elle aurait été une mère toujours dérangée, dit-elle, une mère qui n'aurait eu qu'une seule envie: se réfugier dans sa chambre pour travailler ses phrases. Elle aurait craint de ne plus pouvoir écrire, jamais, et de devenir celle que raconte Annie

Ernaux, repensant à ses premières années en tant qu'auteure, cette mère qui tente d'écrire pendant les siestes de son fils, mais il y a sans cesse des empêchements, autre chose à faire qui est toujours perçue comme prioritaire, et la mère qui écrit n'a pas la force d'imposer son désir d'écriture, il finit par lui paraître futile par rapport au reste, l'éducation d'un enfant, la subsistance, la vie matérielle...

Toutes ces fois où j'ai écrit avant le lever du soleil et longtemps après que tu t'es endormie, volant un peu de temps à tes siestes puis à tes jeux d'enfant, séjours chez ton père ou tes grands-parents, et aujourd'hui, escapades avec tes copines, shootings photo, travaux en groupe, lèche-vitrine, pendant que je m'aventure à déposer quelques phrases, deux ou trois mots...

*

J'ai une amie dont la mère, aujourd'hui âgée de 90 ans, lui a interdit toute son enfance et toute sa jeunesse de mettre les pieds dans la cuisine. J'ai une autre amie dont les filles, adultes désormais, n'ont jamais été tenues de participer aux tâches domestiques. Pas de corvées. Pas de troc entre les menus travaux et l'argent de poche. Pas de commerce de la main-d'œuvre à la maison.

Parfois, je m'énerve un peu, soudainement j'en ai assez, et je te demande de ranger, plier tes vêtements, empiler tes cahiers, libérer la table de la salle à manger où tu t'installes pour travailler, jamais dans ta chambre, sauf si nous ne sommes pas juste toutes les deux et que cette congrégation d'adultes te dérange. Tu occupes l'espace. Tu restes dans le bruit ambiant, comme je le faisais moi aussi à ton âge: écrire pendant que tout le monde s'affaire et discute. Ne pas rester seule.

Mais tu ne fais pas la vaisselle, tu ne sais pas cuisiner, ni coudre, ni tricoter, tu saurais te faire à manger si c'était nécessaire, mais en vérité

rien de ça ne retient ton intérêt, ni les pâtes, ni les sandwichs grillés, ni les gâteaux ou les salades de fruits. Et tu as raison. Tu n'as pas à apprendre à tenir maison. Une maison est un lieu où dormir et écrire. Les repas sont faits d'aliments pour se nourrir. Tout ça m'est à certains moments agréable et à d'autres profondément déplaisant, une source de bonheur autant qu'un fardeau d'une lourdeur immense. Et cette lourdeur, je n'ai pas envie de la partager avec toi, de te l'imposer. Manière de te dire que tu as toute la vie pour t'y mettre, que de toute façon ça viendra, tu n'auras pas le choix, mais tu n'auras pas besoin non plus d'y déposer ton identité. C'est une manière de relativiser les choses, de t'inoculer un peu de liberté.

*

Je ne sais pas quel genre de vie tu vas mener, mais j'espère que tu n'oublieras jamais que tu as le droit d'en changer le cours. Le droit de te dire, un jour, en regardant autour de toi: *Ceci n'est pas ma vie*. Et de tout faire pour te remettre à bouger et recommencer à respirer.

*

Le 11 octobre 2016, l'ONG Save the Children a publié une étude sur la santé, l'éducation et les perspectives des filles dans 144 pays. L'analyse prend en compte le mariage précoce, l'éducation scolaire, les grossesses d'adolescentes, la mortalité maternelle et la proportion des femmes au Parlement. Le Canada est 19^e sur la liste à cause du nombre important de grossesses adolescentes et du faible taux de présence des femmes en politique. Le rapport vise à comprendre comment les filles sont exclues et privées de leur autonomie.

Si toi, un jour, tu choisis d'inclure des enfants dans ta vie, rappelle-toi simplement que c'est la vie, comme l'écrit Toni Morrison au sujet des mères qui ont des enfants alors qu'elles sont encore très jeunes et

dont on craint qu'elles vont ainsi détruire leur avenir. Des filles trop jeunes pour avoir des enfants et qui, pour cette raison, sont déconsidérées, abandonnées au lieu d'être aidées pour qu'elles deviennent ce qu'elles veulent devenir non pas malgré mais *avec* leur enfant. Parce que de toute façon, écrit Morrison:

Deux parents ne peuvent pas élever un enfant, pas plus qu'un seul parent. Il faut toute une communauté – tout le monde – pour élever un enfant... Cet enfant ne va pas leur faire de mal. Bien entendu, ça prend du temps, absolument. Mais on se fout de l'horaire!... Elles peuvent être des enseignantes. Elles peuvent être des neurochirurgiennes. Nous devons les aider à être des neurochirurgiennes... C'est ça l'attitude qu'il faut avoir par rapport à la vie humaine.

Ce que Toni Morrison dit au sujet des mères adolescentes vaut pour toutes les mères. Qu'on cesse de penser la maternité comme une expérience individuelle. Et qu'on cesse de penser à la fois une chose et son contraire: qu'avoir un enfant donne tout son sens à la vie, et qu'avoir un enfant détruit la vie.

Il faut aimer les mères pour leur permettre d'aimer leurs enfants.

*

Dans son journal intime, la grande essayiste Susan Sontag dresse une liste succincte de règles à suivre pour l'éducation de son fils.

1. *Être constante.*
2. *Ne pas parler de lui à d'autres (par exemple, dire des choses drôles) en sa présence. (Ne pas l'embarrasser.)*
3. *Ne pas l'encenser pour quelque chose que je n'accepterais pas*

forcément comme bien.

4. Ne pas le réprimander sévèrement pour quelque chose qu'il a été autorisé à faire.

5. Routine quotidienne: manger, devoirs, bain, dents, chambre, histoire, lit.

6. Ne pas le laisser me monopoliser quand je suis avec d'autres personnes.

7. Toujours bien parler de son papa. (Pas de moues, de soupirs, de signes d'impatience, etc.)

8. Ne pas décourager ses fantasmes d'enfant.

9. Lui faire comprendre qu'il y a un monde adulte qui ne le regarde pas.

10. Ne pas me dire que ce que je n'aime pas faire (prendre un bain, me laver les cheveux), il n'aimera pas non plus.

Et moi, je me dis que si je devais établir une liste de ce que je veux faire, de ce que je pense qu'on doit faire quand on essaie d'être une mère féministe, ça donnerait ceci, une liste qui s'étire à l'infini!

1. T'aimer en sachant que ça ne peut pas être trop, qu'on ne peut pas trop aimer, juste pas assez, et parfois mal.

2. Ne pas critiquer ton corps. Ne pas lui trouver de défauts. Ne pas te taquiner en mettant l'accent sur un trait physique, ne pas me moquer, même gentiment, parce que trop de choses, déjà, nous intiment de haïr notre corps, et de nous détester.

3. Ne jamais au grand jamais t'humilier.

4. Ne pas diminuer l'importance de ce qui t'intéresse au plus haut point. Ne pas te dire, du haut de ce que je pourrais concevoir comme étant mon expérience, que ce ne sont que des trucs d'adolescente et

que ça va passer. Tenter de me mettre à ta place. Aimer avec toi les stars qui te font briller les yeux. Écouter tes *playlists*. Apprendre ton vocabulaire. M'intéresser, vraiment. Te demander de m'enseigner.

5. Ne pas te faire honte, quitte à m'éloigner. Par exemple: ne pas t'embrasser même si j'en ai envie au moment de se quitter en public.

6. Retenir la lionne en moi qui veut tout savoir et tout surveiller.

7. T'écouter, même distraitement. Et quand, avec raison, tu m'en fais le reproche, avouer que je ne t'écoutais pas complètement.

8. Admettre que j'ai eu tort quand c'est clairement le cas.

9. Accepter de faire la paix même quand j'aurais plutôt envie de me détourner pour te faire payer un peu un comportement qui, pourtant, est de ton âge.

10. Ne pas tomber dans le ressentiment.

11. Te montrer, en le vivant, que les choses passent.

12. Ne pas verser dans l'agressivité qui ne s'avoue pas et se cache sous la passivité.

13. Être claire.

14. Reconnaître que ta lecture de mon comportement est juste, que tu es lucide, même si ça signifie ravalier mon orgueil.

15. Ne pas critiquer mon propre corps devant toi. Ne pas dire que je ne suis pas assez mince, ou pas assez ferme, ou pas assez belle. Ne pas me plaindre de mon vieillissement. (Bon, tout ça, tu sais que je n'y arrive pas facilement!)

16. Accepter que tu te moques de moi.

17. Attendre avant de réagir. M'éloigner d'abord un peu. Respirer.

18. Te faire confiance.

19. Trouver les mots pour te prévenir des dangers sans te terroriser.

20. Faire un bon usage de l'humour. Banaliser par le langage pour

faire tomber la tension, diminuer la charge, l'intensité.

21. Ne pas être fausse.

22. Ne pas faire l'enfant.

23. Ne pas attendre de toi des choses que tu ne peux pas dire ou faire à l'âge que tu as.

24. Ne pas oublier que tu as l'âge que tu as et qu'il y a des images, des histoires qui ne te concernent pas. Mon rôle est d'abord et avant tout de te protéger de ce qui est susceptible de t'abîmer profondément.

25. Essayer de te retenir le plus longtemps possible dans l'enfance. Ne pas essayer de t'empêcher de grandir, mais refuser d'accélérer le temps pour me libérer, moi, de certaines responsabilités.

26. Accepter le tango qu'est l'adolescence, allers-retours à l'extérieur et à l'intérieur de l'enfance, allers-retours incertains entre partir et arriver.

27. Ne pas te dire que tu es une fille. Ne pas te rappeler que tu es une fille. Ne rien te permettre ou t'interdire *parce que tu es une fille*.

28. Ne pas te cloisonner. Plutôt: toujours ouvrir.

29. Éviter de te demander quel garçon te plaît comme on a encore tendance à le faire aujourd'hui dès l'entrée des petites filles à la maternelle. Laisser entendre plutôt la multiplicité des possibles: Es-tu amoureuse?... Avec qui as-tu joué aujourd'hui?... Ou encore mieux: ne rien demander. Ne pas t'enfermer dans la boîte d'un avenir déjà dessiné. Ne jamais rien tenir pour acquis en projetant sur toi celle que je crois que tu es, ou celle que je suis, ou celle que tu serais si tu devais correspondre à un quelconque étalon de la féminité.

30. Démultiplier les cas de figure quand on parle de couple, d'alliances, de parents, de familles... Travailler fort à te faire comprendre que tu mérites d'être aimée.

31. Te rappeler qui tu es: blanche, née avec un corps en plutôt bonne santé, dans une famille de classe moyenne, sur un territoire où vivaient des peuples déjà et que tes ancêtres d'Europe ont colonisé. Te rappeler que, malgré tous les écueils, tous les dangers, tous les risques, tout ce dont tu pourrais être privée, il reste que tu es privilégiée.

*

Combien de fois est-ce que je me suis entendue dire: *je veux faire la grève!* Et toi, il y a quelques années, quand tu en avais assez, tu fermais la porte de ta chambre après avoir collé dessus une feuille de papier sur laquelle était écrit: *Fuck la vie.*

Ta grand-mère, quand j'étais adolescente, après quinze ans de repas, lessive, épicerie, ménage, repassage, nez qui coulent, devoirs à signer, sorties à organiser, pyjama partys, anniversaires, achats de vêtements retournés sitôt achetés parce qu'ils ne faisaient pas l'affaire, nuits blanches, cacas de chien à ramasser, fleurs à arroser, lifts à donner, comptoirs à laver, murs à peindre, trous à repriser, peines d'amour à soigner... ta grand-mère menaçait parfois de faire la grève. Mais elle ne la faisait pas. Pas vraiment. Elle ne nous laissait jamais tomber.

Toi, tu réussis à résister. Des écouteurs sur les oreilles, tu me tournes le dos, tu te caches dans tes cheveux, tu fais comme si tu ne m'avais pas entendue, mettre un peu d'ordre dans ta chambre, étudier ton violon, revoir tes pas de danse, ranger tes vêtements, jouer avec le chien. Quand j'insiste un peu trop, tu quittes la pièce où je me trouve, l'ordinateur dans les mains avec, en plus, un paquet de biscuits et un grand verre d'eau. Tu passes devant moi comme si je n'étais pas là, moi la loi, moi le patron, moi qui suis à moi seule tout un conseil d'administration.

Je ne sais pas bien quand ta grève s'arrête, à quel moment tu choisis

de revenir dans la société du salon. Mais je sais que ça ne sert à rien de continuer à faire pleuvoir mes injonctions, parce que c'est toi qui tiens le gros bout du bâton. Et je le dis sans penser que tu fais partie de ceux qu'on aime appeler les enfants-rois. Ça, tu ne l'es pas. Tu n'es pas une enfant-reine. Tu es mon enfant et, dans ton monde, la reine, pour le meilleur et pour le pire, c'est moi. C'est donc à moi que tu dois t'opposer, et quand tu le fais, ta grève a pour effet de me renvoyer le visage de mon propre pouvoir. Et il me semble qu'être une mère féministe, *ta* mère féministe, ça a à voir avec ça.

*

J'espère, au fond de moi, que tu vas continuer à faire la grève. J'espère que tu vas continuer à brandir ton *fuck la vie*, dans ce geste de résistance brillant parce que nonchalant, un peu absent, à demi engagé, virevoltant. Une grève qui a pour but de me rappeler qui tu es.

*

Qu'est-ce que ce serait si les Américaines faisaient la grève, demande la journaliste Marcie Bianco? Si 48% de la main d'œuvre cessait de travailler, ce ne serait pas une récession, dit-elle, ce serait une dépression. Puisque les femmes constituent les deux tiers de la main-d'œuvre au salaire minimum, on peut difficilement penser que le monde tournerait rond si elles cessaient tout à coup de travailler.

Je t'ai parlé de ces fois où des femmes sont collectivement parties en grève, où elles ont fait la grève entre femmes, ou en tant que femmes. En 1937, par exemple, à Montréal, durant la grève de la robe, quand 5 000 travailleuses de la confection ont pris la rue pour obtenir la reconnaissance de leur syndicat et de meilleures conditions de travail. Et en 1984, quand les travailleuses de chez Eaton ont fait la grève pendant six mois. À travers les temps, des grèves de femmes de

chambre, d'infirmières, de sages-femmes, d'enseignantes, mais aussi des grèves de femmes dans leur rapport sexuel ou sexualisé à des hommes. Aristophane en avait fait jadis la prémisse d'une pièce comique: est-ce qu'en faisant la grève du sexe les femmes pourraient convaincre les hommes d'arrêter de faire la guerre? Virginia Woolf proposait quelque chose de semblable dans *Trois guinées*, avec sa société des marginales: arrêter la guerre non pas en s'y opposant, mais en refusant de participer aux structures qui en permettent l'exécution. En 2012, avec son film *La source des femmes*, Radu Mihaileanu raconte une grève du sexe menée par les femmes d'un petit village d'Afrique du Nord, pour conduire les hommes à aller chercher l'eau dans un puits situé dans la montagne, un travail pénible et dangereux. La fiction de Mihaileanu rejoint un événement historique: au Burkina Faso, en 1984, on a organisé une journée de marché et de cuisine *pour les hommes*. *On ne peut pas changer fondamentalement les choses sans avoir recours, une fois de temps en temps, à un geste fou*, disait le président de l'époque, Thomas Sankara, et ce jour-là le geste fou visait à envoyer les hommes faire ce que les femmes faisaient tous les jours: aller au marché et préparer les repas. Je pense enfin à l'Islande où, le 24 octobre 1975, 25 000 femmes (un dixième de la population du pays à l'époque) se sont rassemblées pour manifester contre l'inégalité économique des femmes. Cette *journée de congé* a eu un effet important non seulement sur les consciences masculines, mais sur la mobilisation féministe. Cinq ans plus tard, une femme a été élue présidente du pays, la première dans le monde entier.

J'ai envie de penser à tes grèves comme à ces grèves de femmes qui se font peut-être moins *contre* que *devant* le pouvoir des hommes, c'est-à-dire debout face au *boy's club*, comme en miroir, pour lui

renvoyer ce qu'il est: le visage d'un pouvoir exclusif et non mixte.

Il faut les grèves de femmes pour s'opposer à la non-mixité du monde dans lequel on vit. Le fait de se rassembler stratégiquement les unes avec les autres *devant eux*, non pas parce qu'on les hait tous, ni parce qu'on considère que leur présence est inutile à l'intérieur des luttes féministes ou dans la vie ordinaire, mais pour enfin, peut-être un peu, se faire entendre en se faisant voir.

*

J'aime le mot anglais: *strike*. *To strike*. Qui veut dire tout à la fois frapper (comme dans une bataille ou au baseball – «*three strikes you're out*»), raturer (comme dans «*to strike through*»), allumer (comme dans «*to strike a match*»), découvrir, faire bonne impression, voire être particulièrement belle ou attirante (comme on dit «*she is striking*»), se lancer devant, travailler fort à quelque chose et aussi, paradoxalement, cesser de travailler, faire la grève. Quand les femmes font la grève, elles font plus d'une chose à la fois. Quand les femmes font la grève, peut-être qu'elles font la guerre et qu'elles lancent quelque chose qui ressemble à une attaque militaire sans armes autres que leur refus de faire toutes ces choses qu'elles font et pour lesquelles elles sont rarement payées, ces choses qui passent inaperçues et qu'alors, peut-être, elles font apparaître pour ce qu'elles sont – du travail, de l'effort, de l'engagement, du don. Les femmes travaillent fort quand elles sont en grève. Elles travaillent fort à ne pas faire ce qu'on leur a appris à faire et qu'elles font depuis des lustres, pas parce que ça leur est naturel, et pas non plus parce que ça leur plaît forcément, mais parce que trop souvent, si elles ne le font pas, personne ne le fera, et que ces tâches-là, on s'est bien organisé pour leur faire croire que c'était au cœur de leur identité.

Faire la grève, ce n'est pas *rien* faire et ce n'est pas une chose qui ne demande aucun effort. Bien au contraire, faire la grève demande du courage et de la détermination. Ça demande de faire confiance, de garder espoir et, surtout, de croire que nous sommes plus fortes ensemble, engagées dans une lutte commune, debout les unes à côté des autres.

*

Au début de sa *Lettre à ma fille*, la lettre à une fille qu'elle n'a pas eue, elle qui n'a eu qu'un seul enfant et c'était un garçon, Maya Angelou, poète et figure majeure de la lutte pour les droits civiques aux États-Unis, remercie celles qui se sont occupées d'elle, et celles aussi qui ont accepté qu'elle les maternent. Elle écrit qu'elle a des milliers de filles, *Noires, Blanches, juives, musulmanes, Asiatiques, latinas, Amérindiennes, Aléoutes. Qu'elles soient obèses, maigres, jolies, ordinaires, homos, hétéros, éduquées, illettrées, je m'adresse à elles toutes. Ceci est mon legs.*

Avançant vers la fin de sa vie, Angelou écrit ses mémoires doublées de conseils pour celles qui la liront: *Fais tout ton possible pour changer les choses qui te déplaisent et si tu ne peux opérer aucun changement, change ta façon de les appréhender. Tu vas trouver une solution. Ne geins pas. Gémir informe la brute qu'une victime est dans les parages. Fais en sorte de ne pas mourir sans avoir accompli quelque chose de merveilleux pour l'humanité.*

Je ne sais pas ce que tu vas faire, ce que tu vas devenir. Tout ce que je souhaite, c'est que ce *merveilleux* s'accompagne d'une passion, de cette chose qui te fera vibrer et qui donnera une impulsion à ta vie, parce que toujours tu viendras de là et tu voudras y retourner.

J'aurai eu la passion de l'écriture, et celle du féminisme. J'aurai vécu

dans ce monde pour pouvoir l'écrire. Trouver une forme pour traduire la vie. En rendre compte. Trouver une forme, aussi, pour écrire le féminisme.

Et puis, j'aurai été ta mère. Peut-être pas *une* mère, mais certainement, passionnément, la tienne.

*

Tu as grandi dans un monde de femmes, cousu d'histoires écrites par des femmes, d'images fabriquées de leurs mains et chantées par leurs voix. Des femmes diverses, nées avec des corps de femmes ou qui le sont devenues ou qui ne l'ont jamais vraiment été. Tu as grandi avec Madeleine, Ceri, Michèle, Valérie, Brigitte, Paige, Rosine, Jacqueline, Hejer, Monique, Isabelle, André-Line, dans ce monde-là que je crée avec celles que j'aime et qui font partie de nos vies.

Un jour, en te moquant, tu demandes: *Est-ce que vous les haïssez tous, ou seulement les hétéros-machos?*

Je pense à ces phrases de Virginia Woolf, dans *Un lieu à soi*, où elle affirme que c'est parce qu'elle est logée et nourrie pour toujours que peuvent cesser la haine et l'amertume. C'est à ce moment-là qu'elle n'a plus à haïr les hommes parce qu'ils ne peuvent pas la blesser, qu'elle n'a plus besoin de flatter les hommes parce qu'ils n'ont rien à lui donner. C'est à ce moment-là qu'elle peut *adopter une nouvelle attitude envers l'autre moitié de la race humaine* jusqu'à faire l'expérience d'un *lâcher-prise, qui est la liberté de penser les choses en elles-mêmes.*

*

Oui, tu as grandi dans un monde de femmes. Des femmes nées avec des organes dits féminins, d'autres qui ont choisi de vivre en tant que femmes. Des femmes qui aiment les hommes, d'autres qui préfèrent

les femmes, d'autres qui refusent de choisir. Des femmes pour qui ça compte d'être une femme, et d'autres pour qui ça ne veut rien dire. Des femmes qui ont choisi d'être mères, qui ont porté ou adopté un enfant, et d'autres qui ont décidé de ne pas l'être, de ne pas le faire. D'autres, mères ou non, mais qui dans tous les cas n'en ont pas vraiment eu ou fait le choix.

Tu as grandi dans ce monde-là. Tu es la fille de toutes ces femmes-là. Te permettre de grandir dans cet environnement n'avait pas pour objectif de te faire haïr les hommes, pour parler dans les termes de Virginia Woolf et suivant la division caricaturale du monde. Il s'agissait de t'inviter à développer une autonomie: que tu ne grandisses pas dans la comparaison, l'évaluation, la mesure entre ce qui est grand et ce qui est petit. *Pas tant qu'elle soit inférieure, comme l'écrit Woolf, mais qu'il soit supérieur.*

Et de la même façon: le fait d'avoir grandi ainsi ne te permet pas d'être *fière* d'être une fille. Comme dans: je suis fière de ce que j'ai accompli, je suis fière de mon pays, je suis fière de ceux et celles qui me ressemblent parce que je considère que nous sommes ce qu'il y a de mieux, je suis fière d'être associée à eux, je suis fière de ce qui me donne l'impression d'embellir l'image que j'ai de moi.

*

La fierté: je crois que c'est une émotion que je ne connais pas vraiment. Je ne suis pas fière, ni de toi, ni de moi, ni de rien. La fierté ne veut rien dire de vrai.

Combien de fois est-ce qu'on s'est exclamé, à ton sujet: *Comme tu dois être fière!...* (Je n'ai jamais su si ça devait être de toi en tant que *ma* fille, ou de moi en tant que *ta* mère?)

Mais pour moi, la fierté, c'est ce qu'on sent quand on considère

qu'une chose ou quelqu'un nous appartient. Quand, justement, on l'a élevé et que devant le résultat, on se dit: J'ai réussi! Et toi, tu n'es pas un résultat. Tu ne m'appartiens pas. S'il y a une chose que tu m'as apprise, c'est celle-là, depuis le dernier matin où je t'ai donné à boire à même mon corps, depuis le moment où je t'ai demandé, aussi, de me laisser un peu aller parce que j'étais épuisée. Que je sois à toi avec un peu plus de distance.

Toi, tu n'as jamais été à moi. Je te porterai toute ma vie, du plus près au plus loin. Mais toi, tu n'as pas à *me* porter.

*

Tu es ma fille et, autour de toi, il y a toutes ces filles à qui je parle depuis avant ta naissance, celles qui ont été mes étudiantes, celles qui le sont aujourd'hui, et aussi les amies, les compagnes, perdues ou gardées ou retrouvées, qui n'ont jamais cessé de m'habiter.

Il y a aussi, maintenant, celles qui t'entourent, toi. Cette famille élargie dans laquelle tu m'invites, tes copines, amies, ennemies, âme sœur, alter ego, némésis, toutes les versions possibles et impossibles de ce que tu es ou que tu veux être, toutes celles que tu imagines. Les Simone, Thalia, Lili, Océane, Arwen, Anastasia, Hannah, Sasha, Dalila, Ashley, Jan qui existent côte à côte, bras dessus bras dessous, avec les Matéo, Jad, Mehdi, Léo, Kaiesh, Elliot, Félix, Neko. La manière dont vos regards se croisent, se scrutent, se frappent, s'admirent, s'apprennent. Toutes ces vies entremêlées qui te décentrent.

Je vous regarde par la fenêtre, comment vos corps dansent. Tu sais que ce n'est pas de la surveillance, mais de l'admiration.

On parle de diversité, et la lutte antiraciste, antifasciste, vous avez le pouvoir de la mener, dans les couloirs de ton école, dans les salles de classe, sur les fils Instagram et à coup de *stories* sur Snapchat. C'est

vous que les profs doivent écouter. C'est de vous que ce monde a tout à apprendre.

*

Tu rentres à la maison et tu déposes brusquement sur la table le livre que tu viens de sortir de ton sac. Tu t'exclames, furieuse: *Encore un autre où les héros sont des garçons blancs, et où les filles sont des mères ou des mortes!*

*

Quand est venu le temps de choisir ton prénom, ton père et moi nous nous sommes entendus sur un nom avec lequel tu pourrais jouer. Un nom qui contenait d'autres noms. Un nom que tu pourrais moduler pour varier ton identité. Que ce nom, qui est le tien, tu puisses en choisir la couleur. Éléonore est ainsi devenu Lili, Lilou, Léo, Éléo, mais surtout, c'est devenu le prénom que tu préfères, sans genre déterminé: Élie.

*

Si on me demandait vraiment de me définir, je ne commencerais pas par la race; je ne commencerais pas par la noirceur; je ne commencerais pas par le genre; je ne commencerais pas par le féminisme. Je commencerais par me défaire de toutes les couches jusqu'à ce qui donne sens fondamentalement à ma vie: le fait que je suis une chercheuse sur le chemin. Je pense que le féminisme et les luttes antiracistes en font partie. Mais là où je me trouve spirituellement, et résolument, c'est sur un chemin qui a à voir avec l'amour.

BELL HOOKS

*

Je ne refuse pas l'identité qui est collée sur mon corps, qui correspond

aux organes génitaux avec lesquels je suis née, ce genre qu'on dit féminin. Pourtant, je ne dirais jamais, comme pour l'affirmer: *Je suis une femme.*

J'ai la peau blanche, j'ai fait des études avancées, je suis professeure d'université, je fais partie de cette tranche de la société qui ne manque de rien et dont les souffrances demeurent des souffrances de privilégiée. À cause de ça, je n'aurai fait place, chez nous, entre les murs de notre demeure, à aucun drapeau. Y compris celui qui représenterait le fait d'être une fille et d'en sentir de la fierté.

Je souhaite que le monde dans lequel tu vivras, et que tu défendras, ne soit pas une société privée de *nous*, comme l'écrivait Marguerite Duras en 1985, que ce ne soit pas une société *sans auteurs, sans poètes, sans romanciers, sans philosophes, sans vrais croyants, vrais chrétiens, sans juifs, une société sans juifs, vous entendez? sans Arabes, sans Noirs, sans Maghrébins, sans Guinéens, sans, disons le mot, internationalité...* Que ce ne soit pas *une société de région qui jamais ne prendra le large vers le dehors, qui restera assise devant sa porte à attendre la mort.*

Le monde décrit par Marguerite Duras, cette droite morbide, est un monde phobique muré dans la peur. Et la peur s'accroche à tout ce qui n'est pas blanc ou lisse ou prévisible. À tout ce qui ne nourrit pas notre complaisance, la suffisance et l'arrogance de ce qui se conçoit comme un centre. La peur s'accroche à tout ce qui ne correspond pas aux *il était une fois* connus et répétés, des histoires attendues et usées. À tout ce qui donne l'impression de déranger parce que ça nous sort de nos retranchements ou nous met au pied du mur.

Mais si on choisit de l'ouvrir, cette porte dont parle Marguerite Duras, on avance vers un *nous* qui ne cherche à exclure personne.

*

Je ne t'ai jamais vue sourciller devant les différences, quelles qu'elles soient. Tu n'as pas donné prise aux idées toutes faites, au rejet, au jugement, à la haine. Toute petite, tu ne parlais pas de tes amies en faisant référence à la couleur de leur peau. Tu n'as jamais remis en question les identités trans ou l'homosexualité parce que c'était de l'ordre du possible. Les couples de femmes ou d'hommes n'étaient pas moins amoureux que les couples hétéros, les familles sans papa ou sans maman n'en étaient pas moins des familles, les femmes ou les hommes trans n'en étaient pas moins des hommes ou des femmes, et les individus qui ne se situaient pas d'un côté ou de l'autre dans l'organisation binaire du monde n'étaient pas suspects. Tu ne t'es jamais retournée sur une personne vivant avec un handicap ou dont le corps ne correspondait pas aux images de corps le plus souvent véhiculées dans notre société. Tu as très tôt compris, saisi la diversité du monde, et les rares fois où tu es rentrée de l'école avec, dans ton sac, des préjugés, nous avons pris le temps de le vider.

Trouver le temps. Ne pas laisser faire, par fatigue ou paresse ou en se disant que ça va passer. Nommer les choses pour que tu aies une autre syntaxe, une autre grammaire, d'autres mots que ceux appris des cours d'école et des publicités, la rumeur du discours ambiant.

*

Malgré l'effet d'enracinement que j'ai senti en commençant à vivre avec toi, malgré cette impression de ne plus tellement avoir envie de bouger d'ici, changer de lieu, partir, alors que cette envie ne m'avait jusque-là jamais lâchée... Malgré le fait que soudainement, tout ce que je voulais, c'était rester parce que tu étais là... tu n'incarnes pas non plus *mon pays*.

J'entends l'écho des mots de Virginia Woolf dans *Trois guinées: en tant que femme, je n'ai pas de pays. En tant que femme, je ne désire aucun pays. Mon pays à moi, femme, c'est le monde entier.*

*

La question de l'amour est celle de l'hospitalité inconditionnelle.

ANNE DUFOURMANTELLE

*

Les semaines passent, je continue à lire pour continuer à écrire, pour réfléchir à ce que ça signifie d'écrire ce livre peut-être moins *pour* toi que *vers* toi.

Je me dis que si tu lisais ces pages aujourd'hui, tu les traverserais sans doute rapidement. Tu en lirais certains morceaux avec attention, et d'autres distraitement parce qu'ils seraient une source d'ennui, mais je me dis aussi que ces mots existent, qu'ils sont là, un peu comme on laisse un testament. Ce ne sont pas mes *derniers mots*. Ce sont des mots qui tracent des lignes vers toi, et de toi vers le monde. Des mots pour que tu habites ce monde délicatement, avec la conscience de qui tu es, de la place que tu occupes, et des gestes que tu poses. Ce monde tel qu'il est lui, fragile, violent, exigeant.

C'est pour cette raison que, plus j'avance dans ces pages, plus les livres qui m'habitent sont ceux de militantes, de féministes noires américaines qui, en nommant les choses, en dépliant l'histoire, en écrivant la place qu'elles occupent, celle qui leur a été attribuée et celle qu'elles prennent, me remettent doucement et fermement à la mienne.

*

Ce sont ces femmes qui m'ont appris comment voir le monde, ces femmes et d'autres comme Maryse Condé, Jean Rhys et Jamaica Kincaid, qui m'ont appris à penser les racines comme celles des

mangroves, multidirectionnelles, enchevêtrées, traversées de nœuds, des racines multiples et compliquées. Si tu penses les tiennes de cette façon, tu échapperas à la maladie des origines.

Il n'y a rien à défendre, ni langue, ni nation. Il faut résister à la tentation des identités hégémoniques, et aux pantoufles du privilège. Il faut s'opposer sans cesse aux dominations et aux inégalités.

*

Nos communautés imaginées, pour reprendre l'expression de Benedict Anderson, ces *nations* auxquelles nous sommes invité·e·s à adhérer à coups de souvenirs tout autant qu'à coups d'oublis bien choisis, le génocide amérindien, la déportation transatlantique des Subsahariens, l'accueil difficile des réfugié·e·s, le racisme ordinaire... ces communautés-là qui se complaisent dans une identité fantasmée, ce sont aussi des pièges.

*

*Le mieux Pour beaucoup C'est dépasser les limites Usées de la nation
De voir plus grand Le mieux pour beaucoup C'est de transcender la
couleur Qu'on comprenne Qu'il ne s'agit pas de race Qu'il n'est pas
question de biologie Mais de culture D'appartenances mitoyennes en
soi D'Histoire De la mémoire d'une rencontre sur laquelle il est
impossible de revenir. [Accoucher] de l'à-venir.*

LÉONORA MIANO

*

Être féministe, ce n'est pas, comme certains individus se plaisent à le caricaturer, se complaire dans une position de victime. Être féministe, c'est être vigilante, curieuse et à l'affût, critique et soupçonneuse des discours dominants. C'est regarder derrière pour voir devant, et continuer à rêver, par des paroles et des gestes militants, un monde

plus tolérable, un monde où l'on vivrait mieux.

Être féministe, c'est être une trouble-fête, écrit Sara Ahmed, et devenir féministe, c'est choisir de demeurer, aussi longtemps qu'il le faudra, celle qui étudie. Occuper la place non pas de quelqu'un qui sait tout (comme on le reproche trop souvent aux féministes), mais celle de la personne qui apprend, qui tente sans cesse de comprendre.

*

Black Lives Matter a été fondé par Patrisse Cullors, Alicia Garza et Opal Tometi après l'acquittement de George Zimmerman, accusé d'avoir tué l'adolescent Trayvon Martin.

*

En juillet 2016, nous sommes à Détroit quand des policiers sont atteints par balles à Dallas, visés par Micah Johnson, un vétérinaire noir qui s'insurge contre la violence dont les siens sont l'objet, après la mort d'Alton Sterling à Baton Rouge et de Philando Castile à Falcon Heights, les victimes les plus récentes de cette mise à mort systématique et impunie des hommes noirs aux États-Unis. Micah Johnson aura tué cinq policiers et en aura blessé plusieurs autres. Lui, on l'aura mis à mort par l'intermédiaire d'un robot armé d'une bombe et télécommandé. Micah Johnson comme un territoire étranger attaqué par un drone.

Je pense à Gunther Anthers qui souligne, dans *La haine*, la facilité avec laquelle on tue à distance: plus la victime est loin, moins il s'agit d'un corps humain, plus il est facile de lui enlever la vie.

Devant la télévision, je me suis mise à pleurer. Tu faisais ta valise. Tu as posé les yeux sur l'écran pendant un long moment. Ton corps a frémi. Tu as baissé la tête sans rien dire et continué à plier tes vêtements. Pendant quinze jours, entre Détroit et Chicago, malgré tes

treize années d'une enfance protégée, tenter de te faire entendre cette vérité insupportable: toutes les vies ne comptent pas de la même façon, certaines sont plus égales que d'autres. Être féministe, c'est travailler à cette conscience-là: à travers la lutte pour les droits de toutes les femmes, défendre toutes les vies.

Le féminisme n'a jamais tué qui que ce soit. Il a, toutefois, participé à invisibiliser certaines femmes, d'où l'obligation, aujourd'hui, en tant que féministe, de *s'intéresser au capitalisme, au racisme, au colonialisme et à la postcolonialité, à la question du handicap, et [d']inclure plus de genres et de sexualités que nous ne pouvons même imaginer* (Angela Davis).

Il faut lier les choses, lire les vies comme situées à l'intérieur d'une toile dont les fils s'entrecroisent, les voir aussi comme une série d'acétates superposées, et penser le féminisme comme une manière de faire apparaître la complexité de ce qui marque les identités, le réseau des forces à l'intérieur duquel on s'invente et on est créé. S'efforcer de lire non pas seulement les individus, mais le système au complet.

*

Si, en effet, toutes les vies comptaient, nous n'aurions pas besoin d'insister sur le fait que «les vies noires comptent». Ou comme on peut le lire sur le site Internet du mouvement Black Lives Matter: que les femmes noires comptent, que les filles noires comptent, que la vie des gays noirs compte, que la vie des bisexuel·le·s noir·e·s compte, que les garçons noirs comptent, que la vie des queers noirs compte, que les hommes noirs comptent, que les lesbiennes noires comptent, que la vie des transgenres et des transsexuel·le·s noir·e·s compte, que les immigré·e·s noir·e·s comptent, que la vie des détenu·e·s noir·e·s compte, que la vie des Noir·e·s souffrant de handicap compte. Oui, la

vie des Noir·e·s compte, comme celle des Chicanos et Chicanas, des Américain·e·s d'origine asiatique, des Amérindien·ne·s, des musulman·e·s, et celle de la classe ouvrière blanche. Et ce ne sont que quelques-uns des cas particuliers qu'il faut se donner la peine d'énumérer avant de pouvoir éthiquement prétendre, sans aucune gêne, que «toutes les vies comptent».

ANGELA DAVIS

*

Si tu n'as pas le pouvoir de retirer ta propre peau, tu as le devoir de ne pas rester muette.

Tu dois t'indigner.

Tu dois garder les yeux grands ouverts non seulement sur le monde dans lequel tu vis mais sur qui tu es, toi.

Tu dois être consciente de tes privilèges et de ce que ceux-ci te permettent de faire.

Tu as la tâche de dénoncer l'injustice et d'avoir la force (le courage) de te mettre entre parenthèses. Je ne parle pas de culpabilité ou de haine tournée contre soi. Je parle de responsabilité.

Tu dois te mettre en jeu.

Tu dois sans cesse tenter de sortir de toi.

C'est pour ça que j'ai tendance à penser que tu ne dois pas être fière d'être une fille, une personne née avec un corps qui correspond à ce qu'on dit être celui d'une fille. Quelqu'un qui à ce jour n'a pas senti le besoin de remettre en question cette identité-là, mais qui, en même temps, je crois, ne doit pas y croire complètement.

*

Je ne t'ai jamais suggéré ou interdit de faire quelque chose *parce que tu es une fille*. T'habiller comme une fille. T'asseoir comme une fille.

Manger comme une fille. Parler comme une fille. Agir comme une fille. Je ne t'ai jamais commandé d'être une fille.

Tu ne dois pas être fière d'être une fille, mais tu dois pouvoir défendre ta place en tant qu'humaine.

Tu correspends à ces corps définis comme féminins. Tu en subis les inconvénients. Mais tu ne t'y attardes pas, tu ne le rejettes pas, tu as le privilège de ne pas en souffrir, tu ne le prends pas non plus vraiment au sérieux. Tu observes ce corps avec ironie, tu l'abordes avec humour et comme une dimension de l'expérience vivante qui t'est offerte, creusant sans cesse la marge de manœuvre qui te permet d'en jouer. Comme si tu avais intégré en toi, et comme si ça allait de soi, ce que j'essaie sans cesse de nommer et qui se déplie en deux objectifs contraires mais concomitants:

Il faut défendre le corps qu'on a ou qu'on souhaite avoir, s'opposer aux violences dont il est la cible, refuser sa déconsidération, son objectification, contrer son invisibilisation. Il faut s'indigner contre le fait que certains corps soient mieux aimés que d'autres, que certains citoyens le soient plus que d'autres, que des visages, des chevelures, des physionomies aient la possibilité d'occuper ce monde avec fierté alors que d'autres non, et faire ce qu'il faut pour que ces corps-là, justement, aient le droit, eux aussi, d'exister librement.

Mais ça ne veut pas dire qu'il faut y croire. Ça ne veut pas dire qu'il faut aimer son corps comme si c'était la chose la plus précieuse au monde, et y installer le cœur de notre identité.

Si tu dois en être fière, que cette fierté soit stratégique et temporaire. Qu'elle serve une lutte qui servira à d'autres que toi.

*

Françoise Collin disait que la question dite des femmes n'est pas une

question de femmes, mais bien la question sociale majeure d'aujourd'hui. Et Kossi Efoui, lui, écrivait récemment: *Croire que le féminisme est une question féminine relève de la paresse.*

*

Je ne sais plus vraiment comment j'étais à ton âge. L'image que je garde de moi est celle d'une jeune adolescente timorée, incertaine, tremblante et indignée. Je m'échappais dans les livres et la télé (ai-je tant changé?). Je m'enflammais dès que la discussion tournait autour des droits des femmes, de l'homosexualité ou de l'avortement. J'étais à la fois impétueuse et réservée. J'avais l'impression d'être toujours trop et jamais vraiment assez.

Tu n'es jamais trop, jamais de trop. Et tu es toujours plus qu'assez, étonnante et passionnante. En ta présence, mon imagination n'arrive pas à la cheville de la réalité.

*

Faire attention au choix des mots quand je te parle de toi.

Ne pas t'emprisonner dans une fiction.

Ne pas t'inciter à porter un masque de façon à plaire aux autres, et surtout pas à moi.

Ne jamais te laisser entendre que tu n'es pas à ta place, ou que tu déranges, que tu en prends trop.

Ne jamais t'inciter à croire ce qu'on nous fait comprendre partout et tout le temps, de mille et une façons: que notre place, en tant que femmes, n'est pas une garantie. Qu'au pire, elle est inexistante et qu'au mieux, elle doit être gagnée au terme d'un jeu qui a pour objectif de montrer laquelle d'entre nous sait le mieux répondre aux attentes en matière de genre.

Et en même temps, je le répète:

Toi, blonde aux yeux bleus, fille d'un musicien et d'une écrivaine, née dans un pays considéré comme une démocratie, faisant partie du premier monde, de souche européenne et donc colonisatrice, à ce jour cisgenre (c'est-à-dire en coïncidence avec le sexe qui t'a été attribué à ta naissance) et en santé... toi, tu dois t'assurer de désapprendre le centre, ne pas accepter d'être blanche, ne pas tomber dans le panneau invisible de tout ce qui pourrait t'entraîner à *décider* d'être blanche, délibérément ou par inadvertance. Parce qu'il n'y a pas d'inadvertance. Il n'y a que le refus de reconnaître combien il est facile de se croire blanche, comme le dit James Baldwin, et combien il est important de tout faire pour ne pas le devenir.

Les femmes représentent une quasi-majorité minorisée, et tu seras sans doute consciente, toi aussi, qu'il te faut sans cesse *survivre* (Tanehisi Coates). Mais à l'intérieur de cette minorité, tu représentes une majorité. Tu cours bien moins que d'autres le risque de ne pas être entendue et représentée. Tu cours bien moins que d'autres femmes, autochtones, racialisées, trans, économiquement défavorisées, vivant avec un handicap, le risque d'être violentée. Ta survie est plus assurée que celle d'autres êtres humains, et tu dois avancer dans le monde animée par cette conscience. Tu dois chercher d'autres visages que ceux qui te ressemblent. Et tu dois protester contre cette beauté unique partout affichée. Si tu n'as pas décidé du corps que tu as, tu peux décider de la manière dont tu l'habites.

Tu dois *porter tes valises* (Houria Bouteldja).

Tu dois accepter de perdre le *monde connu* (Léonora Miano).

Parce qu'on ne meurt pas de le perdre. Au contraire: c'est par cette expérience de la perte qu'on peut vraiment vivre une vie qui n'avance pas en marchant sur le dos des autres.

*

Je regarde *I Am Not Your Negro*, le documentaire de Raoul Peck créé à partir d'un inédit de James Baldwin. Ce dernier s'y demande comment des Européens se sont installés sur le continent nord-américain et comment ils se sont inventés en tant que Blancs, comment ils ont inventé les Noirs pour s'assurer de leur propre pureté, au prix d'une violence incommensurable, inimaginable. Cette violence, tu la portes dans ton corps en tant que personne de sexe féminin, mais pas autant que d'autres à cause de la couleur de ta peau. Une violence qui fait que tu seras toujours consciente d'un certain danger, et que tu apprendras sans cesse à survivre.

*

Apprendre à ma mère comment accoucher.

WARSAN SHIRE

*

Une des rares choses dont je suis certaine: c'est toi qui m'auras appris comment te mettre au monde.

*

Avec toi s'est affirmé ce qui était déjà là avant ton arrivée, mon féminisme, mais qui était là sans l'urgence, le feu politique, l'impression qu'il faut agir maintenant et vite. Sans le temps accéléré de la colère, le martèlement des pieds sur la chaussée, l'incantation, le porte-voix. Sans tous ces mots – pour essayer de penser ce que ça veut dire de vivre en tant que femme, ici, aujourd'hui. Comment on vit et pourquoi. Sous la coupe de quels commandements. Ce qui existe, ce qui t'attend, ce qui doit changer, ce contre quoi il faut continuer à lutter.

Et quand la fatigue me rattrape, quand je me mets à douter, quand

je m'accuse de médiocrité parce qu'aucun geste n'est vraiment à la hauteur de la cause et qu'on ne sait pas ce qui va rester et ce qui sera effacé, quand je crains d'écrire dans le vide, phrases lancées en vrac dans l'univers avec l'espoir fou que quelques-unes retombent sur Terre... quand j'ai envie d'abandonner, je pense à toi, et à ce que je t'ai souvent dit: il faut avoir une passion, il faut trouver cette chose qui te fait respirer et sur laquelle tu pourras toujours compter parce que tu pourras la sortir de ta poche comme un as qui donne un sens à ton existence.

Ce n'est peut-être pas tant le résultat qui compte (ce qu'on appelle le succès, la réussite, ce qu'on considère être une reconnaissance), mais le processus, le geste. Et la conscience qu'on peut en avoir.

Ce qui compte, ce n'est pas d'arriver quelque part. Ce qui compte, c'est de quitter l'endroit où on est. Ce qui compte, c'est le mouvement, la transition qui garantit le progrès, l'évolution. Et c'est peut-être là qu'est l'ambition à avoir. Moins celle d'un succès que d'une perpétuelle remise en question. Le geste véritablement féministe, pour moi, a à voir avec l'engagement de l'artisane qui sans relâche revient, revoit, repense, recommence.

*

Doux ou dur, l'amour est un acte héroïque.

TA-NEHISI COATES

*

Je ne sais pas si tu auras des enfants, et, si oui, s'ils seront fabriqués par toi ou adoptés. Ce n'est pas une question que je me pose ou une chose qui me fait rêver. Je n'investis pas un désir qui ne peut appartenir qu'à toi et sur lequel je n'ai rien à dire. Je ne m'imagine pas plus grand-mère que je ne m'attends à ce que tu te voies comme une

future mère. De la même façon, si ça se produisait, je serais à tes côtés, pour m'occuper de toi et, avec toi, de tes enfants. Peu importe les circonstances, je serais là pour t'aider.

La maternité, malgré le plaisir que j'y prends, n'est pas un passage obligé, y compris pour les corps qui peuvent porter des enfants. Mais aimer les autres, se fracasser à cette expérience affolante qu'est l'amour de l'autre, ça oui.

Il y a mille et une façons d'apprendre à aimer.

*

Entre le féminisme qui a glorifié la différence sexuelle et trouvé dans la maternité le sens de l'identité féminine, et celui qui au contraire a relégué la maternité à un espace satellitaire pour qu'elle n'intervienne pas dans l'accession au travail, à l'argent, à la réussite, aux différentes formes de pouvoir, moi, je ne choisis pas. Je m'y consacre, je n'en fais pas le sacrifice, mais je ne fais pas non plus de l'expérience maternelle le cœur de mon identité. Je ne sais même pas si je l'aurai vécue en tant que femme, si d'avoir porté un enfant, de l'avoir mis au monde, de l'avoir allaité... si tout ça, je l'ai fait *en tant que femme*. Ce que je sais c'est que ce rapport-là à une autre, petite, moyenne, bientôt plus grande que moi, ce rapport à un corps qui se déplie puis s'étend puis se lance dans le monde et qu'il faut accepter de perdre petit à petit après en avoir pris soin pendant des années... ce rapport-là aura été au centre de mon expérience en tant qu'humaine.

*

On meurt pour que d'autres naissent

On vieillit pour que d'autres soient jeunes

Le but de la vie est vivre

Aimer si tu peux

Et donner au suivant

KATE TEMPEST

*

Les images de cordon coupé ne disent rien de vrai. On garde le fil. On casse le fil. On laisse courir, mais on ne le lâche jamais.

*

Je ne me suis jamais demandé comment j'allais t'*élever*. Je n'ai pas pensé ma vie avec toi comme une durée limitée durant laquelle certaines choses seraient transmises pour qu'ensuite tu puisses partir. On dit: voler de ses propres ailes. Mais je ne suis pas certaine que nos ailes ne soient pas partagées. Et il s'agit moins d'avoir les ailes qu'il faut que de pouvoir les déployer.

Je ne t'ai pas *élevée* parce que je n'ai jamais pensé qu'il fallait te tirer vers le haut. Parce qu'être féministe, pour moi, c'est se tenir au niveau du sol, marchant dans la rue, assise à une table, allongée dans un lit pour écrire, pour rêver. Parce qu'être féministe, c'est aussi être mal élevée. Refuser de bien se tenir, les jambes serrées l'une contre l'autre, en prenant le moins de place possible, sans trop gesticuler. Ne pas toujours chuchoter, parler ou rire tout bas. Ne pas être polie tout le temps et avec n'importe qui. Ne pas sans cesse attendre qu'on nous donne la permission d'exister. Être une mère féministe, c'est aussi s'assurer de mal élever.

J'espère t'avoir montré que tu as le droit, même l'obligation, de désirer, de convoiter, d'exiger. Tu mérites mieux que le bout d'un siège et des miettes de reconnaissance. Tu n'es pas née pour un petit pain.

*

L'alternative à la mort, ce n'est pas la vie, c'est la vérité.

*

Qu'est-ce que c'est, le féminisme? Tu ne m'as jamais posé la question parce que c'est une chose qui, pour toi, va de soi. Ou parce que tu as compris que les définitions n'importent pas. Sinon celle qui dit que le féminisme est une lutte pour l'égalité, c'est-à-dire une lutte contre le sexisme et contre l'oppression, que c'est ce qui un jour va nous libérer des carcans, des corsets et des définitions, y compris celles qu'on colle parfois un peu n'importe comment sur... le féminisme.

Je n'ai jamais cherché ni à ramener le sens du féminisme à quelques locutions bien enchaînées, ni à m'interroger sur le choix même de ce mot. Je suis fatiguée d'expliquer et de défendre ce qui m'apparaît comme une évidence. Couper les cheveux en quatre n'a trop souvent pour seul objectif que de détourner l'attention, d'interrompre la discussion qu'on essaie d'avoir sur l'égalité, la violence dont les unes sont l'objet aux mains des autres, c'est-à-dire la discrimination et l'intimidation, c'est-à-dire l'interdiction d'occuper ce monde librement, en y participant pleinement. Le droit d'exister.

*

Dans ta chambre, hier, tu as retrouvé des papiers, les restes d'un travail que tu avais fait avec des amies pour le cours d'éthique. Sujet: le féminisme.

Tu me racontes. Vous étiez debout devant la classe. Les autres chahutaient. Vous avez dit: *Est-ce que c'est si difficile de vous taire deux minutes? Ooooh cassé!* ont dit quelques-uns des coupables avant de se caler dans leur siège. Vous avez entrepris de présenter les définitions que vous aviez trouvées et choisies:

1. *C'est un ensemble d'idées politiques, philosophiques et sociales*

qui cherchent à promouvoir les droits des femmes et leurs intérêts dans la société civile.

2. La pensée féministe vise, en particulier, l'amélioration du statut des femmes dans les sociétés.

3. C'est un mouvement politique qui est pour l'égalité réelle entre les hommes et les femmes dans la vie privée et dans la vie publique.

4. Le féminisme sert à prouver que les femmes ne sont pas égales aux hommes dans notre société. Il dénonce cette situation, pour la changer.

*

La parité, ce visage de l'égalité qui est sur toutes les lèvres féministes au moment où j'écris ce livre et qu'on se trouve dans un autre moment de la révolution féministe, que d'aucunes voient comme la quatrième vague du féminisme, n'est pas seulement une histoire de séparation équitable des différentes sphères de la société entre hommes et femmes cisgenres. La parité dépasse largement la division sociale suivant les sexes; elle pose la question, profondément éthique, du *comment être des pairs*, et comment l'être vraiment.

Être des pairs, c'est occuper la même place sur l'échiquier social peu importe qui on est, et occuper une place, ça signifie avoir la possibilité d'agir, de vraiment être dans la vie. La parité, c'est s'assurer que tout le monde est représenté.

C'est à cette parité-là que tu dois travailler. Mais en attendant que ce soit le cas, advenant que ce soit un jour le cas, la non-mixité continue à être nécessaire, un *entre-nous* stratégique et temporaire pour se réparer, se parler, s'écouter, se mobiliser. Un *entre-nous* qui n'est pas si loin des petites communautés que tu crées avec tes amies, des communautés que je veux voir comme politiques.

Je te souhaite de continuer, en grandissant, à inventer ces espaces sécuritaires qui sont un contrepied, des lieux où se reposer de l'état global de non-mixité masculin et blanc dans lequel on évolue quotidiennement. Des espaces pour celles qui vivent en tant que femmes (et où sont peut-être invités les vrais alliés) et dont sont exclus ceux qui aiment croire qu'ils sont des hommes, ceux qui décident d'adhérer entièrement à cette identité sans jamais le moindrement s'en distancier. Je te souhaite d'exiger un minimum d'ironie des gens qui t'entourent, juste assez de remise en question pour que leur identité ne vienne pas draper la tienne d'inexistence.

*

La notion de *féminisme* remonte à la fin du 19^e siècle et à Ferdinand-Valère Fanneau de La Cour, qui l'a inventée pour nommer une pathologie qui touchait les hommes tuberculeux dont le corps se trouvait féminisé et *sans puissance de génération et faculté de conception*. Reprise par Alexandre Dumas fils, la notion médicale de féminisme est attribuée aux hommes solidaires des suffragettes. Des hommes, là aussi, en manque de virilité.

Les suffragettes ont, plus tard, repris le mot aux fins de l'action politique.

*

Mais où sont les nouveaux féministes? Qui sont les nouveaux tuberculeux et les nouvelles suffragistes? Il nous faut libérer le féminisme de la tyrannie des politiques identitaires et l'ouvrir aux alliances avec les nouveaux sujets qui résistent à la normalisation et à l'exclusion, aux efféminés de l'histoire; aux citoyens de seconde zone, aux apatrides et aux franchisseurs ensanglantés des murs de barbelés de Melilla.

*

Ce livre n'est pas une autre version du *Féminisme expliqué à ma fille*. C'est plutôt, comme l'écrit Dorothy Allison, *deux ou trois choses que je sais parfaitement, mais jamais les mêmes et pas aussi parfaitement que je le voudrais*.

Je ne suis pas une prêtresse et tu n'es pas mon apôtre. Je n'ai pas fait de toi une féministe. Je ne me suis même jamais posé la question. Peut-être que j'ai pensé, sans y penser, qu'il suffisait d'être cette personne-là, à tes côtés, indignée, révoltée, qui s'énerve et lève le ton, mais qui est fragile aussi, que les migraines et les peines d'amour font pleurer, qui s'inquiète parfois pour rien, qui fait à manger en silence pour se calmer, qui a l'air d'un clown quand tu lui montres comment dabber, qui rit devant les clips de Florence Foresti et Gad Elmaleh, qui trouve chez John Oliver quelque chose comme l'esprit d'un sauveur, qui aime acheter des vêtements, qui te montre comment mettre le fond de teint, qui baisse les bras rapidement quand tu refuses une suggestion de livre à lire ou de film à regarder, qui tente de trouver le moment parfait et les mots justes quand il est important de parler et qui le plus souvent s'entend bégayer parce qu'elle ne sait pas exactement quoi dire. Je me souviens moins de t'avoir appris le féminisme que d'avoir cherché mes mots en bafouillant au moment où j'avais l'impression qu'il fallait que je donne des explications. Et les phrases se précipitaient en carambolage hors de ma bouche. J'avais peu de temps, je le savais, une brève parenthèse dans notre vie ordinaire, fermée aussitôt par ton regard mi-ironique, mi-ennuyé. *Ça va, maman. J'ai compris*. Et tu replaçais tes écouteurs sur tes oreilles.

De nous, celle qui explique les choses, et sans s'en rendre compte,

jetant des idées dans les airs pour attraper la vérité, le plus souvent ce n'est pas moi, mais toi.

*

Notre vie aura été une suite sans fin de scènes qui répondent au test inventé par la bédéiste Alison Bechdel: deux femmes parlent ensemble, et d'autres choses que d'un homme.

*

Ne pas sans cesse les mettre au centre.

Ne pas se faire leur *lentille grossissante*, celle *qui multiplie leur taille par deux* (Virginia Woolf).

Ne pas croire qu'ils représentent, dans ce monde, ce qu'il y a de plus intéressant.

*

Tu viens d'avoir quatorze ans. Tu me dis que, depuis toujours, depuis toute petite, c'est ce moment-là que tu attends: l'âge qui signe véritablement, pour toi, l'entrée dans l'adolescence. Quand tu me le dis, tu me révéles un secret, comme quand tu me parles de ton enfance et me décris ce qui se passait dans ta tête. Les histoires que tu te racontais. Comment tu faisais vivre les objets inanimés. Comment tu pensais que dans le ventre rond des messieurs, il y avait des chiots au lieu des bébés. Toutes ces choses que je ne savais pas de toi...

Mais cet âge est aussi celui qui fait que des adultes qui ne me connaissent pourtant pas se permettent de me souhaiter *bonne chance* quand je leur parle de toi. C'est la première fois, depuis ta naissance, que je sens ce très léger mouvement du corps qui s'éloigne en parlant, comme si ton âge s'accompagnait d'un risque de contagion. Les nourrissons sont bénis, personne n'ose les ternir, même si la vie qu'on mène avec eux est parfois quelque chose comme un enfer. La petite

enfance est câlinée. Et après, quand le temps a passé, on se met à parler de l'âge ingrat ou de l'âge bête. On le dit presque en le savourant, méchanceté agréable et acceptée.

*

On craint, on diabolise, on ridiculise, et parfois même, on vous méprise, vous qui dérangez parce que vous êtes sur le seuil. Vous occupez un entre-deux devant lequel les adultes sont étrangement amnésiques, comme si on voulait échapper à notre propre honte, au passé embrouillé des approximations, des incertitudes, des craintes, des apprentissages maladroits. Et au lieu de susciter la curiosité, la prudence, l'humilité, ton âge semble donner aux adultes la permission d'enfiler de gros sabots et d'avancer comme un tank sur l'adolescence.

*

Je suis le dragon qui crache du feu. Je suis le lion.

BEYONCÉ

*

Pendant que j'écris ces pages, une nouvelle sculpture, apparue sur Wall Street le 8 mars dernier, défraie la manchette: *Fearless Girl*, l'œuvre de Kristen Visbal, vient d'être installée vis-à-vis du taureau d'Arturo Di Modica. La *fearless girl* est debout, cheveux et jupe au vent, les mains sur les hanches, torse lancé devant, dos courbé pour faire face à la menace, menton relevé, regard affirmé. La *fearless girl* est aussi minuscule que le taureau est immense, lourd de ses 3000 kilos. Et lui, tête baissée, donne l'impression d'être sur le point de charger.

La sculpture dit que les femmes ont leur place dans le monde de la finance, à la table des directions et des conseils d'administration. La compagnie State Street, qui a commandité la sculpture, la décrit

comme représentant l'avenir. Mais quel avenir pour les femmes quand non seulement le taureau ne les représente pas, mais qu'elles sont remplacées par l'effigie d'une petite fille préadolescente qui n'a aucune chance de l'emporter face à ce taureau, écumant de rage, prêt à l'écraser? On peut bien lui faire face, mais pas question de le tuer. *I came to slay*, chante Beyoncé, «je suis venue pour tuer», mais ce que Wall Street commande, c'est un courage silencieux, l'éternelle résilience des femmes, bien plus que leur révolte. Parce que la vraie révolte, ça aurait été de retirer le taureau, ou encore mieux, d'ériger, entre la petite fille et lui, une armée de femmes.

J'aurais préféré qu'on donne à cette fille le nom de celle qui a peur plutôt que de celle qui n'a pas peur. Parce que c'est impossible qu'elle n'ait pas peur. Et parce qu'avoir peur n'est pas une fragilité. C'est justement là que se trouve la marque du courage, de la force, de la détermination. Et n'est-ce pas ce qu'on refuse aux filles de ton âge, et du même coup aux femmes?

*

Dans notre société, il y a un trait d'union entre les filles et les femmes qui n'a rien à voir avec l'âge, avec l'inscription dans le temps. Les filles sont toujours déjà des femmes, revêtues du costume de la féminité adulte bien avant le temps, glissées dans la case de la proto-féminité. Et les femmes, quant à elles, sont éternellement juvéniles, infantilisées par la demi-place qui leur est accordée, leurs compétences sans cesse interrogées, tout comme leur autonomie, leur force, leur intelligence, leur stabilité.

Peut-être qu'on ne devient jamais vraiment une femme, et peut-être qu'on n'est jamais vraiment une fille, et que cette forme d'oppression recouvre la possibilité d'en sortir. Il nous reste à refuser l'étiquette de

la féminité au profit d'un corps avec organes susceptible de se réinventer et, surtout, prêt et capable d'ouvrir la boîte de Pandore du genre sexué.

*

Vider.

Remplir.

Classer.

Déclasser.

Découvrir.

Accueillir.

Devenir.

*

Ça continue et ça recommence toujours de cette façon-là, en vous (et en nous) excluant, en ne vous reconnaissant pas, en ne vous accordant pas le sérieux ni de vos intérêts ni de vos goûts. Pas seulement les poupées Barbie et les robes de princesse, le *faire comme maman* auquel se résume la majorité des jouets destinés aux petites. Mais aussi cette manie de se moquer des enthousiasmes des jeunes filles, de leurs amours, leurs idoles, leurs chansons qui tournent en boucle, les films adorés, le style, la mode, les fous rires, le lexique, le mot *bitch*, vilipendé comme si un crime était commis chaque fois que vous l'utilisez, vous les filles. Je comprends, mais je t'entends quand tu m'expliques que c'est un mot positif, que ça veut dire *amie, mon amie*, et que les garçons aussi s'en servent, non pas comme une insulte contre les filles, mais entre eux, comme une marque d'intimité. Tu me racontes, rieuse et attendrie, que les garçons de ta classe, quand ils se saluent les uns les autres au départ ou à l'arrivée, se disent: *Je t'aime, bébé!*

*

Pourquoi doit-on haïr ce qu'aiment les adolescentes? demande la journaliste Laura Moss.

Ce qui est à vous est souvent perçu comme vain, futile, vide, passager, rarement comme le lieu où vous vous inscrivez, où vous vous ancrez et participez au moment. Alors que les goûts des garçons, leurs jeux vidéo ou leurs chanteurs préférés sont davantage pris au sérieux. Tu me demandes: *Vraiment?* Je réponds: *C'est documenté!* D'où certaines remarques, terribles, après l'attentat de Manchester en mai dernier à la fin d'un concert d'Ariana Grande, un concert dont la majorité du public était formé de mères, de petites filles et d'adolescentes. Des remarques comme celle-ci: *Moi aussi, en écoutant Ariana Grande, je veux mourir!*

La manière dont on décrit les *fans* adolescentes n'est pas loin du discours qu'on tenait sur les hystériques à la fin du 19^e siècle... Les amours des garçons, qu'il s'agisse de musique, de cinéma, de sport ou de jeux vidéo, reçoivent l'aval social malgré l'agressivité qui leur est associée (une agressivité qu'on regrette autant qu'on l'entretient). Les amours des filles, elles, sont le plus souvent dévaluées. Ou bien ce qu'elles aiment ne mérite pas d'être aimé, ou bien c'est leur amour qui est invalidé: elles aiment trop, ou mal, ou elles n'aiment pas vraiment, pas sérieusement. On se moque d'elles, on les accuse de fausseté, on dit qu'elles manquent de personnalité. On hait ce qu'elles aiment, et on leur indique ainsi qu'est sans intérêt non seulement ce qui retient leur attention, mais qui elles sont. Alors, comment sont-elles censées devenir des écrivaines, des penseuses, des artistes, des avocates, des médecins, des professeures...

Moi, je te revois devant le spectacle de Sia, et après, dans le taxi,

décortiquant passionnément ce à quoi on venait d'assister, les stratégies de disparition de la chanteuse, sa manière d'échapper aux codes que le monde de la musique impose aux chanteuses populaires. Nous aimons Sia, toi et moi, et si, ce soir-là, une bombe avait éclaté au Centre Bell, même si on y avait survécu, quelque chose d'autre aurait été brisé. Cette chose qui est brisée de mille et une façons quotidiennement: l'amour que les filles portent au monde...

*

Nous ne sommes ni des objets ni des prix. Nous sommes des REINES.

ARIANA GRANDE

*

J'aime les adolescentes. Je les aime vraiment. Je ne suis pas nostalgique du bébé que tu as été. Et si je suis émue devant les images de toi petite, si mon corps se souvient de la sensation de ta peau contre la mienne, de tes bras autour de mon cou, de ton odeur, de ton rire, de ta voix, j'adore celle que tu es à l'âge que tu as en ce moment. J'aime ta façon de bouger et de parler. J'aime ce que tu découvres et que tu m'apprends, le vocabulaire que tu empruntes, imites, pastiches, t'appropries, les mots de la collectivité dont tu fais partie pendant que moi, je reste en marge, à côté.

*

Être une mère féministe, c'est aimer, entièrement, la vie des filles, et travailler contre leur effacement, cet effacement des femmes qui s'opère, de mille et une manières, à l'adolescence.

Dans notre monde occidental et néolibéral, l'adolescente continue à être le moyen de formater la femme. On insuffle de la misogynie petit à petit dans la manière d'inventer les petites filles puis les adolescentes, ces filles devenues grandes qu'on caricature. On les

réduit à des tics de langage, au souci du vêtement ou à l'art du maquillage. On les vide de tout contenu. Et on se complaît à oublier que cette manie de faire des adolescentes de *jeunes* femmes est au centre de l'industrie de la mode, que photographier des filles tout juste pubères de manière à donner l'impression qu'il s'agit de femmes adultes permet surtout de gommer l'adolescente.

Au fond, il n'y a pas de passage entre l'enfance et l'âge adulte, pour les filles. L'adolescence n'est que l'antichambre d'une féminité adulte toujours déjà atteinte. Et à l'inverse: cette féminité adolescente, représentée comme immature, labile, superficielle, instable... nous colle à la peau pour toujours.

*

On aime que les filles donnent l'impression d'être des femmes, qu'elles nous permettent d'oublier que ce n'en sont pas encore, qu'elles peuvent en avoir l'air tout en n'en étant pas, et n'est-ce pas d'ailleurs ce qu'on préfère, les femmes-enfants, les femmes qui ne vieillissent pas? Les femmes sont extratemporelles. Et qu'est-ce que ça veut dire sinon qu'une place dans l'Histoire continue de leur être niée?

Tu devras défendre ta place dans la temporalité. De la même façon que tu tentes à la fois de calmer ma peur de vieillir et t'assures de me rappeler, quand un conflit nous agite, que j'ai devant moi une adolescente, et que *les adolescentes, eh bien, elles sont comme ça!*

Tu as raison! Il faut que tu puisses être une fille de ton âge. Il faut continuer à défendre notre place dans l'Histoire, et cesser d'avoir peur du temps. Ou du moins, admettre que depuis le temps qu'on nous le fait comprendre, oui, nous avons peur du temps! Reste à avoir le courage de l'habiter vraiment.

*

J'entre dans le féminisme par la porte des filles qui ont du courage parce qu'elles n'ont pas peur d'avoir peur.

*

Les adolescentes sont des sorcières. Étincelles dans les yeux, lucidité, ruse et nécessaire méchanceté, vous êtes des *bitches* plongées au-dessus du chaudron, concoctant des potions, inventant des sortilèges à disperser comme les cendres de celles venues avant vous, confettis et *bling bling* de par le monde.

Et ceci est votre monde, apprenties amazones sur vos licornes harnachées. Vous avez tout compris! Vous savez qu'on vous craint, adolescentes inquiétantes, frondeuses, moqueuses, cinglantes, déterminées, votre langue acérée, votre *swag* de dragonnes dont le feu aura tout brûlé!

Moi, je crois en vous! Je sais que vous allez l'emporter!

*

Au Moyen Âge, des femmes laissées seules en temps de guerre, isolées au milieu de nulle part, se sont mises à parler aux arbres, aux animaux, aux fleurs. C'est pour ça qu'on les a brûlées, un million de femmes sur le bûcher, épouses du diable. On les abandonnait à la loi des hommes. On interdisait à toute autre femme de témoigner à leur procès.

Et vous... vous vous racontez des histoires, filles-arbres, filles-fleurs, filles-sauvages sous forme d'animal comme Maya dans *Cosmos 1999*, filles-ordinateurs, filles-scientifiques, filles qui voient tout, filles qui entendent tout, filles qui comprennent d'un coup, filles hypersensibles: poussez-vous, on passe!

Teen Vogue. The Love Issue: Sasha Lane au regard mi-frondeur mi-absent, une légère moue sur son visage, couronne de *dreads*... Elle

appelle à l'action contre la dévaluation des droits de la personne. Elle défend le droit des filles à la conversation politique. Comme la journaliste Lauren Duca, qu'un animateur de Fox a tenté d'intimider en ondes. *Ne vous laissez pas faire, ne laissez personne vous faire croire que vous n'avez pas les moyens de parler de politique. You are the future*, écrit Lauren Duca, ce pays vous appartient, ce monde est à vous!

Et moi, je vous imagine ailes déployées comme Maléfique l'écoféministe survolant la forêt, déterminée à défendre la planète...

*

Je ne crois pas qu'on ait encore inventé les vieilles femmes, mais ça pourrait valoir la peine d'essayer.

URSULA LE GUIN

*

Moi, je crois qu'on n'a pas encore inventé les adolescentes.

*

J'ai collé sur le mur de mon bureau, à l'université, une série de portraits de toi. Comme des talismans contre la cruauté, la méchanceté, la médiocrité, pour me rappeler pourquoi je suis là, marquer que je ne suis pas là pour afficher mon savoir, m'installer bien à l'aise dans une tour d'ivoire, mais pour interroger sans cesse ma propre pensée, me laisser fragiliser.

Enseigner a à voir avec l'acte de poser des questions bien plus qu'avec celui de fournir des réponses. Et si je suis capable de quelque chose, c'est de suivre ce chemin qui se trace en moi pour m'éloigner toujours plus du savoir comme possession, capital. Perdre au lieu de gagner. Interroger. Douter. Inquiéter. Faire vaciller. Que les choses nous échappent dès l'instant où on pense les avoir attrapées. Que le

tapis glisse de sous nos pieds et qu'on s'effondre juste assez.

Tes visages fixés à mon mur me rappellent que l'enseignement et la maternité sont tributaires d'un même élan. Peut-être aussi que la professeure féministe, comme la mère féministe, sont animées d'un même amour: celui qui vibre pour l'autre devant soi, qui vibre pour toi, cette autre dont je veux découvrir et protéger la différence au lieu de chercher à l'amalgamer.

*

Je ne cite pas d'hommes blancs. Par hommes blancs, je renvoie à une institution. Au lieu, je cite celles et ceux qui ont contribué à la généalogie intellectuelle du féminisme et de l'antiracisme [...]. Les citations constituent une mémoire féministe. Citer, c'est reconnaître ce qu'on doit à celles et ceux qui sont venus avant nous, qui nous ont aidées à trouver notre chemin quand le chemin était sombre parce qu'on avait dévié du trajet qu'on nous avait obligé à suivre. [...] Les citations peuvent être des briques féministes: ce sont les matériaux avec lesquels on construit nos demeures.

SARA AHMED

*

Aujourd'hui, tu es sortie. Tu es partie retrouver des amies au métro, parcourir la ville, prendre des photos. Ta passion, c'est l'image, ton œil dans l'objectif, ce qui retient ton regard. Comment cadrer, exposer, mettre en lumière, comment révéler ce qui appelle ta sensibilité: tu travailles la beauté.

Tu vas m'envoyer des messages pendant ton absence. Tu vas répondre à mon *ça va?* avec un émoji qui sourit et un *okk* qui a pour but de me rassurer, pour que je t'oublie juste un peu, juste assez. Et quand tu vas rentrer, tu vas partager avec moi ce que toi tu as vu, sur

le petit écran de l'appareil puis sur le grand où tu regardes une deuxième fois, ajustant les ombres, la chaleur, la saturation, cherchant le détail sur lequel mettre l'accent pour faire exister ton monde.

Tu photographies comme j'écris, en fragmentant le monde pour en développer les détails, ce qui t'attrape, ce qui te pique, et tu reçois en plein cœur la flèche d'une image.

*

Tes mots aussi font image, les consonnes additionnées en abréviations, les langues empruntées. Et tu t'impatientes parfois quand je ne comprends pas ce qui te semble évident et que tu m'as déjà expliqué. C'est à moi d'apprendre ton langage. C'est à moi de savoir comment décoder.

*

Comme toi, je communique à coups de missives rapides, statuts Facebook et messages texte. Quand je te vois, penchée sur ta tablette, balayant l'écran d'un doigt, ou devant le visage d'une amie avec qui tu discutes grâce à une plateforme électronique, je me rappelle mes heures adolescentes passées au téléphone, et l'agacement de mes parents me demandant d'abandonner le combiné.

Parfois, je m'entends te suggérer de mettre la technique de côté pendant un moment, d'éteindre les notifications, d'ignorer les applications, de te concentrer sur une chose à la fois. Je le dis sans y croire tout à fait parce que je fais comme toi, et que je déteste cette voix que je n'ai pas réussi à retenir, la voix qui laisse entendre que c'était mieux avant, la voix qui soudain a peur comme s'il s'agissait d'un moment dont je ne fais pas partie alors que je m'y inscris aussi bien que toi, que j'en suis responsable, que mon antan dépourvu de web n'était certainement pas mieux que ton maintenant, et que je

refuse d'être cette mère-là au regard plongeant, suspicieuse du présent, arrogante dans son manque de connaissance, certaine de ce qu'elle avance quand elle maudit aujourd'hui et qu'elle s'en prend à tout ce dont ta vie est fabriquée, tout ce qui te permet de l'inventer.

*

Je ne sais pas ce que sera ta vie. Je refuse de penser à l'avenir tant il me paraît sombre par moments.

Je commence à écrire ce texte peu de temps après l'élection de Donald Trump. Depuis son arrivée au pouvoir, lui, l'enfant le plus gâté de la planète, chaque matin, devant le *New York Times*, le *Guardian*, le *Devoir*, je suis prise d'une nausée qui ne passe pas.

J'ai écouté les débats électoraux assise sur le tapis du salon, pendant que tu faisais tes devoirs à côté de moi. Tu reconnais sa voix et tes yeux s'écarquillent devant l'homme le plus incompetent de l'Amérique. Je te raconte mes rêves, quand la nuit fait de moi une agente en formation pour le FBI ou la CIA et que je rate les exercices, je me perds dans le labyrinthe de Langley, je n'y arrive pas. Je te raconte ce qu'il fait, je te fais part de ses décisions, et tu secoues la tête entre l'agacement et l'incrédulité. C'est la première fois que la politique fait ainsi irruption quotidiennement dans la maison, depuis les carrés rouges et les casseroles sur le balcon.

J'ai toujours évité, le plus possible, que tu te retrouves devant les images de l'actualité, les catastrophes impudiques, spectaculaires, terrifiantes du téléjournal. Au lieu, j'ai parlé, j'ai essayé de raconter, et je t'ai amenée à des manifestations, les corps qui marchent et crient ensemble, d'un seul pas et d'une seule voix. Des corps qui se mettent en jeu. Quand tu voyais l'escouade antiémeute arriver, tu levais la tête vers moi, incrédule: *Qu'est-ce qu'on a fait de mal?* Je te prenais par la

main et on quittait les lieux rapidement. Ne pas te mettre en péril. Ne pas t'épargner entièrement non plus.

*

À la veille de la cérémonie des Oscars, en février dernier, Christine Vachon, productrice de films, publie un article dans le *Guardian* sur le cinéma comme acte de résistance, une manière de protester contre un climat politique qui, en ce moment, tait les histoires des *autres*. Christine Vachon a produit le film de Todd Haynes *Carol*, un film qui, il y a un an, n'a pas remporté la statuette que pourtant tout le monde lui attribuait. *Homophobie?* demande Vachon. *Qui sait? Mais il faut poser la question!*

Cette fois, elle écrit en espérant que *Moonlight*, de Barry Jenkins, sera récompensé pour sa représentation de vies masculines noires et queer à Miami. Elle espère que la présence de Donald Trump à la Maison-Blanche, cette maison construite par des esclaves et sur la pelouse de laquelle, quelques mois auparavant, les deux filles de Michelle et Barack Obama couraient, galvanisera les conteurs d'histoires. Parce qu'il y a une urgence: celle de nommer les disparitions et les mises sous silence, et de contredire les mensonges. Se demander, d'abord et avant tout: *Sommes-nous inclusifs? Sommes-nous diversifiés? Est-ce que nous racontons des histoires qui font écho chez les gens, en ce moment?*

Le lendemain des Oscars, je te raconte que *Moonlight*, dans un coup de théâtre délirant qui ressemble à un acte manqué, l'a emporté. Ce film, tu ne l'as pas encore vu, mais tu sais qu'il m'a bouleversée parce que j'en ai parlé beaucoup et que j'attends, maintenant, de le revoir avec toi. Les yeux brillants de sommeil, la tête ébouriffée, tu dis: *Je suis vraiment contente pour toi!*

*

Il faut réaliser que le pouvoir sans amour est téméraire et abusif alors que l'amour sans pouvoir est sentimental et anémique. Le pouvoir à son meilleur est l'amour mettant à exécution les exigences de la justice, et la justice à son meilleur est l'amour corrigeant tout ce qui fait obstacle à l'amour.

MARTIN LUTHER KING

*

Un garçon de treize ans est agressé par un policier de Los Angeles qui vient d'insulter son amie. *Cunt*. Le jeune garçon la défend: *Vous ne devriez pas lui parler comme ça!*

Le policier est en civil. C'est son jour de congé. Il attrape l'adolescent par le col de son t-shirt, le traîne à l'autre bout du terrain, le jette par-dessus la haie, refuse de lâcher prise. Quand les autres ados de la bande se précipitent autour de lui pour protéger leur ami, le policier sort un pistolet, caché sous son t-shirt, coincé dans la ceinture de son pantalon. Il tire un coup de feu pour leur faire peur, pour qu'ils s'éloignent, et rate ainsi de près le garçon qu'il a agrippé. Tout le monde s'enfuit, sauf celui qui tient la caméra et qui revient sur ses pas. Il filme tout ce qu'il voit.

Je te montre les images sur YouTube. Les insultes dont la jeune fille est l'objet. La dignité du jeune homme. La solidarité de la bande d'amis. La haine décomplexée et la violence du policier. Tu regardes avec attention. Admirative et révoltée.

*

Tu existes. Tu comptes. Tu as de la valeur. Tu as le droit de porter ton gilet à capuchon, d'écouter ta musique fort. Tu as le droit d'être toi. Et personne ne devrait te détourner de toi-même. Tu dois être toi-même.

Et tu ne dois jamais avoir peur de ça.

TA-NEHISI COATES

citant la mère de Prince Jones,
tué par un policier

*

La communauté de tes amies est plongée dans la série *13 Reasons Why*, contre laquelle tant de voix adultes se sont insurgées, dénonçant quelque chose comme une incitation au suicide au lieu d'un encouragement à la réflexion.

Les adultes sont rapides quand il s'agit de se décharger du rôle qu'ils et elles jouent dans l'enseignement de la discrimination. Comme l'écrit Janet Mock, revenant sur sa jeunesse en tant que fille trans pour réfléchir à l'impact du retrait, par le gouvernement Trump, des lignes directrices imposées par Obama voulant que les écoles publiques permettent aux étudiant.es trans d'utiliser les toilettes de leur choix: *Les jeunes de façon générale comprennent. Ce sont les adultes, comme ceux qui composent l'administration Trump et qui ne se rendent pas compte de ce que ça donne quand on oppose les jeunes les un.e-s aux autres, ce sont eux qui encouragent certains à devenir des intimidateurs et font des autres de sinistres objets.*

Et puis, ce qu'on ne dit pas, ce qu'on ne crie pas sur tous les toits, c'est comment, qu'on aime ou pas, *13 Reasons Why* parle d'intimidation, et des différentes formes de violence sexuelle dont sont victimes les adolescentes. Une violence qu'on ne prend jamais assez au sérieux. Une violence qu'on tend à minimiser, détourner la tête étant trop souvent la posture préférée. Comme si les filles pouvaient soudainement ne plus avoir envie de vivre, sans raison.

Je continue à me demander, tous les jours, si la vie des filles compte

vraiment. Toutes les filles mais surtout celles qui ne sont pas blanches, les filles autochtones, les filles noires, et aussi les filles délaissées, mal aimées, mal habillées, les filles perdues, sous-estimées, dévaluées, les filles qui ne correspondent pas à l'image qu'on se fait d'une fille, tant de filles abandonnées... Et après, on s'étonne de leur disparition.

Et si c'étaient des garçons qui disparaissaient, des dizaines, des centaines, des milliers de garçons et d'hommes à la peau blanche, qu'est-ce qui se passerait? Est-ce que nos élus ne réagiraient pas, et rapidement? Et si c'étaient des dizaines, des centaines, des milliers de garçons et d'hommes qui étaient agressés sexuellement, battus par leurs conjointes, assassinés?...

Mais cette hypothèse est folle: une telle chose ne peut pas se produire.

*

Au cours des dernières années, des derniers mois, trois mots ont fortement résonné autour de toi: *culture du viol*. Tu m'as entendue en parler à la radio, à la télé, avec des amies, mais nous n'en avons pas discuté ensemble toutes les deux. Ça peut paraître étonnant, ça peut sembler étrange. Mais je me dis que c'est ça aussi, être cette mère-là: distinguer entre la manière dont on parle des choses sur la place publique et celle dont on en parle dans la vie privée, comment on s'y prend, avec quels mots et à quel moment... Comment on met en acte cette fusion délicate entre le personnel et le politique.

Je ne sais pas quand ou si je te raconterai ce qui m'est arrivé à moi, les regards et les commentaires déplacés, les avances non désirées et les gestes posés sur mon corps contre mon gré. Mais je t'ai donné des exemples de ce qui a été fait, consciemment et volontairement, pour tenter de m'empêcher de devenir celle que je voulais. Des gestes

blessants d'adultes autour de moi, d'enseignantes et de professeurs, des regards méprisants, des phrases comme des bâtons dans les roues de celle que j'étais en train de devenir. Pour casser mon avenir.

*

Tu étais encore petite. Je m'aventurais sur le terrain de la violence sexuelle à pas de loup, en cherchant comment répondre adéquatement à cette question que tu m'as lancée, un soir, au coucher: *Maman, est-ce que c'est vrai qu'il y a des adultes qui font du mal aux enfants?*

Je n'ai jamais voulu te faire peur. Je n'ai pas voulu que tu avances dans la vie comme un petit chaperon rouge, mais néanmoins, j'ai dû trouver comment te mettre en garde, juste assez pour t'inciter à te protéger, et pour t'apprendre, surtout, à reconnaître tes propres limites, les frontières de ton corps, l'intégrité de ta personne, comment écouter ce que ça dit à l'intérieur de toi au lieu de donner prise aux injonctions et à la rumeur, comment faire entendre cette voix au lieu de la faire taire.

On a démonté, petit à petit, brique par brique, le sexisme et la misogynie. On a enlevé son masque à une culture qui banalise, et qui parfois encourage, la violence sexuelle. On l'a fait sans suivre de programme, en avançant pas à pas dans une forêt de stéréotypes, de publicités et de films, en passant par le marécage des regards louches et des mauvaises blagues.

*

T'apprendre à voir.

T'apprendre à analyser.

Ne t'inculquer ni peur ni haine.

Te donner les moyens de moyenner.

*

Toi, la fille d'une féministe qu'on décrit souvent comme radicale, qui dialogue (en vrai ou en pensée) avec les événements, tu restes en marge de ce qui se passe dans la vie extérieure. On pourrait penser qu'être une mère féministe, c'est emmailloter son enfant de discours militants, et le faire tout le temps. J'ai plutôt l'impression que c'est toi qui m'as emmaillotée d'enfance, m'imposant une distance nécessaire, de l'espace et du temps, ce qu'il fallait pour te permettre de grandir et pour m'empêcher, moi, d'être avalée par le monde.

Si on me demandait comment être une mère féministe, je dirais peut-être que c'est en ne l'étant jamais complètement, ou parfaitement. Qu'être féministe, c'est en passer par une forme de traduction, de transposition, d'approximation de la pensée, pour l'adapter à la vie concrète et à celle, en particulier, qu'on mène avec son enfant. Qu'être féministe, c'est en passer par la fragilité, la sensibilité, la poésie, l'imperfection et l'émotion, c'est-à-dire en passer par l'amour.

*

La vérité, c'est que souvent, j'aime les femmes. J'aime leur absence de conventions. J'aime leur incomplétude. J'aime leur anonymat.

VIRGINIA WOOLF

*

La chose la plus facile, qui que nous soyons: ne pas nous aimer les unes les autres. Et la chose la plus difficile: ne pas tomber dans l'envie.

Mais comment faire? Comment éviter de miner l'amour entre nous, de le laisser se faire ronger par la jalousie? Comment s'empêcher de vouloir être comme l'autre, ou de prendre sa place, pour être la seule qui occupe une place, nous qui avons toujours l'impression de ne pas en avoir, ou que ce n'est pas la bonne?

Quand on dit que les femmes n'ont pas le sens de l'orientation, est-ce qu'on ne leur retire pas toute possibilité de s'orienter dans le monde, et d'abord en bousillant leur rapport aux autres femmes, celles vers qui elles peuvent se diriger, les privant ainsi de points cardinaux essentiels? Le visage de l'autre femme, qui qu'elle soit, n'est pas l'eau de Narcisse. C'est une directionnalité et la possibilité de ne pas se sentir seule au monde.

Les filles en série, cette cohorte de jumelles quasi identiques, muettes et figées dans leur beauté, dictent aux femmes quelle place occuper dans un monde d'hommes. Elles ne sont pas la promesse de l'amitié. Elles sont l'inscription de la rivalité dans chacune des sphères de notre vie et l'angoisse perpétuelle du *comment se démarquer? comment s'en sortir? comment arriver à exister?*

Mon plus grand souhait est que ton histoire, ta vie, te tienne loin de ce sable mouvant. Que ta résistance s'installe dans le refus de participer à une téléréalité qui a pour but d'éliminer les femmes les unes après les autres, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une seule, élue, unique. Car c'est ainsi que nous sommes toutes détruites, chacune d'entre nous, y compris celle qui est choisie. Éluë, mais plongée dans l'obscurité. À ce désir-là, il ne faut pas s'abandonner.

*

La simplicité apparente – l'unité – du continuum entre «des femmes qui aiment des femmes» et «des femmes qui défendent les intérêts des femmes», un continuum qui s'étend à l'érotique, au social, au familial, à l'économique et au politique, ne serait pas si remarquable s'il ne s'opposait pas de façon flagrante à la manière dont s'organisent les hommes entre eux.

EVE KOSOFKY SEDGWICK

*

Quand j'étais enfant, j'entendais parfois certains adultes dire aux petits, pour les convaincre d'obtempérer: *Si tu ne fais pas ce que je te dis de faire, je ne t'aimerai plus!* Ou encore: *On ne t'aimera pas!* Mais ce n'est pas ça, l'amour, et menacer de le retirer, c'est dicter aux enfants, et peut-être encore plus aux filles, une politesse dont la fin ultime est une incapacité à consentir. Savoir quand on a ou non du désir pour une autre personne. Savoir quels gestes sont agréables et justes, et lesquels sont une effraction. Et savoir comment le dire, avant, pendant, après.

Je n'ai jamais exigé que tu embrasses ou que tu te laisses embrasser par des personnes que tu ne connaissais pas, ou que tu connaissais mais vers qui tu n'avais pas envie d'aller, pas à ce moment-là ou même jamais. Je ne t'ai pas poussée dans leurs bras. Je ne t'ai pas montré qu'être une bonne petite fille, c'était de te mettre à disposition. Et aujourd'hui, je te rappelle que tu es maîtresse de ton corps. Que tu as le droit de dire non. Que tu peux ne pas sourire si tu n'as pas envie de sourire. Que tu ne dois pas faire confiance quand tout te pousse à te méfier. Que tu n'as pas à être douce, aimable, gentille pour plaire aux autres et répondre à leur désir, pour correspondre à ce que c'est qu'être *une fille*. Aujourd'hui, je te dis aussi que tu dois savoir parfois mentir pour te préserver. Ne pas tout dire. Ne pas tout révéler ou avouer. Ne pas penser que le monde entier a un droit de regard sur chaque aspect de ta vie. Et tu n'as pas à toujours être polie. Parce que tu ne feras jamais l'unanimité, et que tu n'es pas forcée de plaire, et surtout pas à la moitié masculine de l'humanité dont le regard posé sur toi serait garant de ta place sur cette Terre.

*

Est-ce qu'il a tordu ton reflet? Est-ce qu'il t'a fait oublier ton propre nom? Est-ce qu'il t'a fait croire qu'il était Dieu? Est-ce que tu t'es agenouillée quotidiennement? Est-ce que ses yeux se ferment comme des portes? Es-tu l'esclave à qui il ne montre jamais que sa nuque?

BEYONCÉ

*

Aime qui tu veux.

Habilles-toi comme tu veux.

Parle, marche, danse, mange comme tu veux.

Joue avec les codes.

Invente.

Maquille.

Questionne.

Clignote.

Interroge.

Profane.

Dénature.

Chuchote.

Détourne le regard.

Ne souris pas.

Envoie promener.

Refuse.

Résiste.

Contourne.

Dérange.

Fuis.

Crie.

À pleins poumons.

Sans réserve.

Sans aucune hésitation.

*

N'aie pas honte. Et si tu as honte, trouve dans la honte une raison et une manière de t'opposer et de t'engager. Parce que la honte, celle dont on fait l'expérience lorsqu'on est minoritaire ou dominée, qu'on ne correspond pas à la norme (blanche, masculine, hétérosexuelle, en bonne santé physique et financière) et qu'alors on apparaît à la fois trop et pas assez, trop visible et sous-représentée, cette honte-là est aussi le début de l'empathie et de la relation. Les yeux qui se baissent, la peau qui rougit sont aussi une passerelle, comme le suggère Eve Sedgwick, une main tendue. Si tu as honte, ne porte pas ta honte toute seule. Fais usage, plutôt, de la contagion.

*

Je n'ai pas cherché à faire de toi quelque chose en particulier. J'ai seulement voulu t'aimer, le mieux possible, essayer de te donner de quoi avancer dans le monde avec les pieds bien plantés, avec l'assurance de mon amour, de ma fidélité à cet engagement-là, dans ma vie: ma vie avec toi. Te placer, toi, au centre. C'est une chose qui ne se voit pas, qui ne se devine peut-être pas. La moi publique n'a pas donné à voir la moi privée qui est celle qui vit avec toi, d'abord. Celle que tu partages avec l'ordinateur. Celle à qui tu reproches, parfois, d'être un peu distraite. Celle à qui tu dis que tu en as assez, quelquefois, de son regard féministe sur le monde. Celle qui hausse la voix, qui perd patience, qui ne saisit pas toujours les nuances de ce que tu ressens. Mais j'aurai été cette mère-là, follement.

Toujours préférer passer la soirée avec toi, devant ta tablette, même boudeuse ou en colère, que d'aller à n'importe quel événement.

*

Peut-être que tu es l'exemple de ce qui se passe quand le féminisme va de soi. Quand c'est le plancher, le strict minimum, l'option par défaut, le féminisme plutôt que la discrimination, le sexisme, la misogynie. Peut-être que tu es la fille postféministe d'une mère féministe. Peut-être que tu es le visage de cet avenir-là.

Néanmoins, je ne t'imagine pas te définir comme humaniste parce que le féminisme ne serait déjà plus à l'ordre du jour. Comme si le féminisme était un militantisme de bas étage alors que parler d'humanisme correspondrait à une lutte digne et noble. Je sais que tu sais que ce serait noyer le poisson parce qu'on se trouve encore aujourd'hui dans la nécessité de lutter pour l'égalité. Le jour où on n'aura plus besoin du féminisme, alors on sera dans une logique humaniste. La même chose pourrait être dite des luttes antiracistes ou contre l'homophobie, la même chose doit être dite de toutes ces luttes qui s'opposent aux inégalités et à la discrimination. Le féminisme est une étape obligée. Refuser de le reconnaître et refuser de se dire féministe n'est qu'une grosse lâcheté.

*

En 2013, l'auteure nigériane Chimamanda Ngozi Adichie donne une conférence sur le féminisme. Samplée par Beyoncé dans sa chanson *Flawless*, la conférence est publiée en 2014 sous le titre: *We Should All Be Feminists*. Ce texte fait partie des prises de parole et des événements culturels qui ont remis la conversation féministe à l'ordre du jour en la faisant résonner, encore une fois, sur la place publique.

Depuis, le titre-slogan d'Adichie est apparu un peu partout, et même sur des t-shirts Christian Dior hors de prix. Le texte a été traduit en français, sous le titre: *Nous sommes tous des féministes*.

Je note la disparition du conditionnel, troqué pour un indicatif présent affirmant une chose que *nous* ne sommes pas encore.

Je note l'apparition du masculin, ce genre qui l'emporte toujours sur le féminin en français, même dans le titre d'un manifeste féministe.

Je note qu'on aurait dû traduire ce titre par: *Nous devrions toutes et tous être féministes.*

*

Apprends-lui qu'aimer ce n'est pas seulement donner, c'est aussi recevoir. Ce point est important parce que nous transmettons des injonctions subtiles aux filles: nous leur enseignons qu'une part importante de leur capacité à aimer réside dans leur faculté d'abnégation. Nous n'enseignons pas cela aux garçons. Apprends-lui que pour aimer, elle devra donner d'elle-même, sur le plan émotionnel, mais qu'elle devra aussi attendre qu'on se donne à elle.

CHIMAMANDA NGOZIE ADICHIE

*

Il n'y a pas de bénéfices individuels à être féministe. Ce qu'on gagne, c'est pour la collectivité.

Quand le féminisme est à la mode, comme c'est le cas en ce moment, ça signifie qu'il est plus accessible, que nous sommes nombreuses à réfléchir, à nous indigner, que nos yeux sont ouverts et que nos lèvres ne sont plus scellées. Quand le féminisme n'est pas à la mode, toutes celles qui y travaillent continuent néanmoins de le faire dans cette obscurité ambiante qui tend à avaler les gestes révolutionnaires. Le cercle est sans doute plus petit. On se retrouve un peu plus isolées, moins nombreuses à prendre la parole. Le féminisme est moins visible, il ne brille pas autant. Mais le travail continue. Et dans un cas comme dans l'autre, tout ce qu'on a à gagner, c'est un peu plus de

justice, d'égalité, de liberté et de sororité.

*

Ne crains pas de parler fort, de hausser le ton. Tu as le droit, toi aussi, à la furie. Ne tombe pas dans le piège tendu par ceux qui disent de celles qui s'affirment qu'elles frôlent l'hystérie. Tu n'as pas l'obligation d'être conciliante. Tu n'es pas forcée de toujours accepter de discuter. Et si ton corps s'exprime, que ta peau rougit, que tes yeux s'assombrissent, que ton débit s'accélère, que tu te mets à trembler ou à pleurer, si tu te mets en colère, sache que c'est parce que c'est nécessaire, ce n'est pas une tare, un péché, ou une maladie. N'oublie pas que tu as le droit d'exister.

*

Refuse qu'on te coupe la parole.

Refuse de baisser la tête, de baisser les yeux devant ceux qui confondent harcèlement et séduction.

Ne te fais pas disparaître. Ne sois ni trop discrète, ni trop modeste, parce que ce monde est quand même une jungle où ta place ne sera pas toujours garantie, et que tu mérites d'en avoir une, même si ça veut dire qu'il faut jouer du coude et parfois apparaître un peu plus qu'on ne le voudrait.

Ne crains pas le succès. Ne pense pas que tu ne le mérites pas, parce que dans tous les cas tu le mérites autant que ceux qui l'obtiennent plus (et trop) facilement et sans jamais se demander si eux le méritent vraiment. Que cesse ce cycle infernal où les filles, dès leur plus jeune âge, se pensent moins intelligentes, moins compétentes que les garçons, des garçons dont certains deviendront des hommes politiques médiocres qui ne cesseront de refuser qu'on atteigne la parité par la mise en place de quotas de crainte que ne soient élues des femmes

simplement parce qu'elles sont des femmes, des femmes incompetentes, comme si eux n'avaient pas été élus parce qu'ils sont des hommes, comme si être un homme garantissait qu'on est capable, fiable, juste, honnête, digne de confiance...

Ne crains pas de parler longtemps. Fais ce qu'il faut pour qu'on t'entende même si certains préféreront ne pas t'écouter. Fais taire cette rumeur intérieure qui te dit que tu n'es pas assez éloquente, pas assez convaincante, parce qu'elle ne vient pas de toi: c'est la voix qui se perche sur notre épaule depuis des siècles et qui ne dit rien de vrai sinon que la misogynie n'est pas un état d'exception mais un état de fait.

Ne cherche pas à être parfaite. La perfection est un leurre, elle n'existe pas, sinon dans la tête et les yeux de ceux qui ont tout intérêt à nous exclure. Au contraire, sois imparfaite, refuse de correspondre aux attentes, joue comme tu le veux aux jeux qui t'intéressent, et ne crains pas la désobéissance. Parce que tu peux aussi tricher, et ainsi gagner contre un sexisme qui fait tout pour que tu n'aies pas envie de jouer.

Refuse de te plier comme de l'origami parce que celui assis à côté de toi dans le métro, le bus, le train, l'avion est installé jambes bien écartées, qu'il monopolise l'accoudoir central, que ses pieds sont collés tout bonnement sur les tiens, que tu dois l'enjamber pour passer... Impose-toi.

Refuse, de la même façon, de suivre le courant général, cette marée qui balaye les œuvres de femmes vers les recoins de la marge pour diffuser à grande échelle le moindre coup de pinceau masculin.

Souligne, quand tu le peux, la prédominance d'un *boys club* dans une exposition, un catalogue d'édition, le cahier «Livres» d'un quotidien, la programmation d'un cinéma de répertoire, le syllabus

d'un cours, la *playlist* d'une émission de radio...

Dénonce, haut et fort, la représentation non proportionnelle des individus au Parlement et au sein des conseils d'administration, parce que tout le monde mérite d'être assis à la table, pas seulement ceux qui trouvent dans le regard des gens qui sont en face le reflet de leur propre visage. C'est tout simple: il faut le dire comme les *Guerrilla Girls*, avec tout ton amour, en précisant que tu es certaine qu'ils se sentent très mal de constater cette réalité, l'erreur qu'ils ont commise, et qu'ils sont prêts à faire tout leur possible pour la rectifier!

*

Mais en attendant, tu as le droit de ne consommer que des œuvres de femmes, quelles qu'elles soient, des *livres dans lesquels des femmes sont hantées par des femmes* (Nicole Brossard), ou de choisir de ne pas consommer les œuvres de ceux qui de toute façon feront partie de ton parcours parce qu'à l'école, ce seront les lectures obligatoires et que ce discours-là d'une majorité qui aime se penser en majorité, ce discours trop souvent de droite qui a pour seul objectif de protéger les privilégiés... ce discours-là, il est partout. Il est dans l'air que tu respires. Il nous enveloppe tant qu'il n'a pas besoin de faire l'objet d'un choix. On n'a pas à lui faire de place; la place, il l'a déjà!

*

Tu n'as pas lu mes livres. Tu n'as jamais été particulièrement intéressée par cette partie de ma vie. Tu m'as accordé cette liberté. Mais quand tu as lu les premières pages de ce qui allait devenir ce livre, les larmes ont coulé sur ton visage. Tu m'as dit: *Personne n'a jamais écrit des choses comme ça sur moi.*

En parlant ainsi, ce qui m'a touchée, c'est que tu disais que quelqu'un d'autre aurait pu le faire, que quelqu'un d'autre, un jour,

pourrait écrire des choses comme ça sur toi. Tu disais que tu avais une vie à l'extérieur de moi et que d'autres que moi pouvaient, pourraient écrire sur toi.

J'ai été reconnaissante que tu me remettes à ma place.

À la place de cette mère-là qui ne prend pas toute la place.

À la place de cette mère-là qui écrit.

*

Pour moi, la communauté des femmes ne se définit pas: elle s'écrit.

FRANÇOISE COLLIN

*

J'espère que j'ai été et que je continuerai à être la *mère suffisamment bonne* de Donald W. Winnicott, celle qui répond à toutes les demandes de son nourrisson dans les premiers moments de la vie, et qui lui permet ainsi de se créer un soi, un vrai soi plutôt qu'un faux soi, qui lui permettra, après *avoir été* le monde, d'être *dans* le monde.

Mais si je suis cette mère-là, tu dois, toi aussi, continuer à être une fille suffisamment bonne. Tu dois lutter contre la perfection, pour rester dans la vérité. Les filles parfaites. L'exigence de perfection gentille collée sur le visage des filles, et sinon: le masque de la honte, l'écran de l'humiliation, le verdict d'ensauvagement... Tout ça, il faut y résister. Pour toi et pour toutes les autres.

Sortir de cette peau qu'on préfère presque transparente, l'étalon que tu représentes malgré toi, malgré tout, et auquel on mesure les autres. Cette image qui participe de l'installation, le plus souvent silencieuse et insidieuse, d'une suprématie blanche que tu dois par tous les moyens contrer.

Tu n'as rien à gagner à être une princesse blonde aux yeux bleus qui n'existe vraiment que quand elle est endormie, et dont les variantes

actuelles sont une cohorte de femmes assassinées sur nos écrans. Des images qui sont des miroirs déréalisants, qui te donnent l'illusion de filles plus grandes que nature alors qu'elles sont moins que vivantes, flottant au-dessus de la vie à la manière des filles de l'air des contes pour enfants. Des images qui sans cesse tranchent les langues.

Tu n'as rien à gagner, et tu as tout à perdre.

Refuse de chercher à briller toute seule, car ce ne sera jamais qu'une fausse lumière.

Choisis, plutôt, de coexister. Les alliances, les collectifs, la sororité seront toujours plus justes que l'élection, parce qu'au fond, on n'est jamais unique, que l'originalité est un mirage. Ce qui nous appartient en propre, c'est peut-être la voix, ou le geste. Notre décision d'agir, à un moment précis, délibérément ou par hasard, d'écrire une phrase ou d'appuyer sur le déclencheur d'une caméra pour saisir une image. Notre singularité a à voir avec notre manière de nous placer dans le monde, aux côtés des autres. Avec la façon dont on tente d'exister.

*

Non, je n'ai pas travaillé à faire de toi une féministe. Si tu l'es, ça ne s'est pas fait à coups de discours ou de règles. Il n'y a pas eu de mantras ni de lavage de cerveau. Notre maison n'est pas le quartier général de l'Internationale féministe ou d'une secte qui serait la version inversée des femmes en rouge de *La servante écarlate*. Il n'y a pas eu de profession de foi. Je n'ai pas fait de toi une féministe, et je ne t'ai même jamais demandé si tu en étais une. Parce que toi, tu l'affirmes sans hésiter. Tu parles le féminisme comme une langue maternelle.

*

La manière dont on devient féministe est une chose mystérieuse. On

pourrait croire que ça se fait principalement par le biais de textes, de mots, d'actions, d'une implication directe dans la société. Mais on tend à oublier que ça passe aussi par l'amour et le désir, par le désir et l'admiration que des filles peuvent éprouver pour d'autres filles et pour des femmes, pour des filles ensemble qui partagent le même amour pour les mêmes femmes, qui sont hantées par elles, et qui peut-être auront envie de faire quelque chose de cette hantise. Et peut-être que ce quelque chose qu'elles en feront sera à l'image du féminisme lui-même: complexe et contradictoire, polyvalent, polymorphe et polyphonique, sensible, sensuel, mouvant, et toujours politique, peu importe comment.

Le féminisme est peut-être essentiellement un féminisme approximatif, imparfait, un féminisme qui, tout le temps, s'invente comme féminisme. Et comme dans toute histoire d'amour, comme dans tout rapport parent-enfant, ça reste un peu approximatif, un peu paradoxal, un peu raté, un peu égaré, un peu toujours en train de se chercher.

*

L'amour a le pouvoir de nous transformer. Il nous donne la force de nous opposer à la domination. Dès lors, choisir le féminisme, c'est faire le choix d'aimer.

BELL HOOKS

*

J'ai été, je suis une mère imparfaite et tu es une fille comme les autres. L'engagement féministe n'a pas fait de moi une superhéroïne de la parentalité. Mais il a sans aucun doute fait de nous des filles conscientes, négociantes, parlantes, toujours vigilantes.

J'arrive au bout de ce livre qui est une lettre, quelque chose comme

un legs avant le temps, deux trois choses que je sais ne pas savoir et que j'ai envie de te transmettre, comme une trace de ce qui nous aura faites, toutes les deux, ensemble.

Je n'aurai pas tout dit, mais j'aurai essayé de tracer les contours de cet amour féministe qui nous lie et qui, je l'espère, aura déposé en toi certaines idées à défendre. J'espère que cet amour-là aura participé à faire de toi un être avide de liberté, et pas seulement de la tienne, quelqu'un qui ne croit pas tant à l'identité femme mais qui y croit suffisamment pour défendre les droits de celles qui n'en ont pas assez. Quelqu'un pour qui l'identité femme sera l'ancrage d'un engagement véritablement féministe parce qu'il débordera les identités de genre. Quelqu'un qui saura se mettre entre parenthèses quand il le faudra et prendre toute la place quand ce sera nécessaire. J'espère que tu pourras être cette Élie-là.

*

Rire le plus possible, et de toi-même en premier.

Ne pas toujours prendre ta propre personne au sérieux.

Ne pas tomber dans la complaisance.

Ne pas verser dans l'arrogance sauf quand c'est nécessaire.

Garder cette douceur que tu as depuis toujours, cette lame de fond qui te guide même quand tu es en colère et qui dit que tu ne cherches jamais à faire du mal.

*

Ce matin, je t'apporte ton petit déjeuner au lit. Les fruits, le jus, le pain grillé et le chocolat, le plateau déposé sur la couette et ta tête échevelée qui émerge de sous les draps. Je n'oublierai jamais ces petits déjeuners. Je les ferai durer le plus longtemps possible. Je protégerai ces moments précieux où tu es ma grande fille et toujours mon enfant.

Tout à l'heure, tu partiras encore, copine et achats au centre-ville, pendant que moi, je resterai à la maison pour écrire.

*

La nuit dernière, j'ai fait un rêve paranoïaque, un rêve de surveillance et d'exhibition. Tous les murs étaient transparents. Il y avait des yeux partout. La menace était à la fois palpable et invisible, impossible d'y échapper, et c'est mon corps qui était visé.

J'aurai écrit ces dernières pages devant l'adaptation pour la télévision du roman de Margaret Atwood, *La servante écarlate*. C'est là un exemple de résistance par l'art, une protestation contre le climat politique actuel qui opprime et fait taire les récits de celles et ceux qui sont perçu.es comme *les autres*.

J'étais toute jeune quand je l'ai lu, un peu plus âgée que toi en ce moment, mais au tout début de ce qui s'annonçait comme *ma vie*. Aujourd'hui, plus de vingt-cinq ans plus tard, ce qui m'était apparu à l'époque comme pure fiction me plonge dans l'insomnie. J'y vois une suprématie blanche qui n'est pas si éloignée de ce qui se passe réellement dans notre monde pas si éloigné de la fiction. J'y vois une servitude des femmes qui traverse les siècles: l'esclavage dont ont été victimes, sur notre continent, les femmes noires; un commerce qui continue aujourd'hui, dans les champs, les usines, les maisons privées, de mille et une façons qu'on préfère invisibilisées. J'y vois le contrôle de la fertilité dont ont été l'objet les femmes autochtones stérilisées de force. J'y vois des violences dont aucune femme n'est protégée tant et aussi longtemps que le droit à l'avortement (la possibilité de choisir) n'est pas garanti. J'y vois à la fois ce dont je souhaite te protéger et ce dont je veux que tu sois consciente en tant que blanche.

*

L'accession de Donald Trump à la présidence des États-Unis a semé une terreur sourde, cette terreur que *La servante écarlate* met en scène lorsqu'elle dit qu'aucune de nous n'est à l'abri, que tout État est susceptible de terroriser les siens, que le fascisme est à nos portes, avec ce que ça implique de censure, de discriminations, de génocides, de purifications, de manipulations. Nous n'avons plus le temps d'attendre pour voir quel côté de l'histoire est le bon. Je me suis couchée, hier soir, en me disant que la dystopie c'était maintenant, et en regrettant que ce soit le monde dans lequel tu grandis.

*

Aucun monde ne mérite les enfants. Et les enfants héritent sans doute toujours d'un monde terrible. Ce que je souhaite, c'est que les dernières années t'aient donné suffisamment de force pour l'affronter et savoir d'emblée ce pour quoi et ceux pour qui et ceux contre qui tu dois te battre.

*

Méfie-toi des grandes lumières, des projecteurs avides de tout montrer et des paroles certaines de pouvoir tout dire.

Refuse autant les bâillons que les paroles creuses.

Reste critique des ordres, des règlements, des protocoles.

Interroge les institutions et les organes de la gouvernementalité.

Méfie-toi de ce qui se donne comme intransigeance, recette toute faite, idées préconçues, lexiques usés.

Méfie-toi de la peur. Non pas de la vigilance qui te permet de te défendre ou de t'indigner, mais de la peur qui peut t'empêcher de penser et de créer.

Ne cesse jamais de réfléchir, d'analyser, de critiquer.

Ne crains pas ce que tu pourrais arriver à comprendre ou à inventer.

Reste vigilante.

Dénonce les injustices.

Méfie-toi des commandements qui cherchent, par tous les moyens, à encarcanner ta vie.

Méfie-toi des voix dominantes, y compris de la mienne, la voix de celle qui est ta mère.

*

Mais toujours, toujours,

mon amour...

souviens-toi de nous.

Janvier – juin 2017

Sont cités dans ce livre:

Sara Ahmed, *Living a Feminist Life*, Durham/Londres, Duke University Press, 2017, p. 11, 15-16.

Dorothy Allison, *Peau. À propos de sexe, de classe et de littérature*, Paris, Cambourakis, 2015, p. 30.

Benedict Anderson, *Imagined Communities*, Londres, Verso, 1983.

Maya Angelou, *Lettre à ma fille*, Paris, Noir sur blanc, 2016.

Gunther Anthers, *La haine*, Paris, Payot & Rivages, 2009.

Liliane Awashish, *Lettre à ma fille*, Wapikoni mobile, 2015, www.wapikoni.ca/films/lettre-a-ma-fille

James Baldwin, «Sur le fait d'être Blanc... et autres mensonges», indigenes-republique.fr/sur-le-fait-detre-blanc-et-autres-mensonges/

James Baldwin et Raoul Peck, *I Am Not Your Negro*, New York, Vintage International, 2017.

Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, p. 224, 229.

Alison Bechdel, *The Essential Dykes to Watch Out For*, New York, Houghton Mifflin Harcourt, 2008.

Beyoncé, *Lemonade*, Parkwood Columbia, 2016.

Marcie Bianco, «40 years after women went on strike in Iceland, here's what gender equality looks like», <https://mic.com/articles/113620/40-years-after-women-went-on-strike-in-iceland-here-s-what-gender-equality-looks-like#.5dMqLCKIB>

Houria Bouteldja, *Les Blancs, les Juifs et nous. Vers une politique de l'amour révolutionnaire*, Paris, La fabrique, 2016, p. 40.

Nicole Brossard, «Écriture lesbienne: stratégie de marque», *Les études gays et lesbiennes*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1998.

Oliver Campbell, «Raising a white child as a black parent in an age of white guilt hysteria and self-flagellation», *Fit Yourself Club*, 15 mars 2017, <https://fityourself.club/raising-a-white-child-as-a-black-parent-in-an-age-of-white-guilt-hysteria-and-self-flagellation-cf9385d5cboc>

Ta-Nehisi Coates, *Between the World and Me*, New York, Spiegel & Grau, 2015, p. 21, 61, 113.

Françoise Collin, *Anthologie québécoise (1977-2000)*, Montréal, Remue-ménage, 2014, p. 75, 95.

Angela Davis, *Une lutte sans trêve*, Paris, La fabrique, 2016, p. 99, 125.

Lauren Duca, «Stand your Ground», *Teen Vogue*, vol. 1 «The Love Issue», 2017, p. 30.

Anne Dufourmantelle, *En cas d'amour*, Payot & Rivages, 2009, p. 91, 183.

Marguerite Duras, «La droite la mort», *Le Monde*, 18 mars 1985.

Marguerite Duras et Michelle Porte, *Les lieux de Marguerite Duras*, Paris, Minuit, 1977.

Kossi Efoui, «Contre la peur de nommer», avant-propos à *Encre, sueur, salive et sang* de Sony Labou Tansi, Paris, Seuil, 2015, p. 9.

Annie Ernaux, *Le vrai lieu*, Paris, Gallimard, 2014.

Oriana Fallaci, *Lettre à un enfant jamais né*, Paris, Flammarion, 1976.

Michel Foucault, *Le beau danger*, Paris, EHESS, 2011, p. 40.

Nancy Fraser, *Fortunes of Feminism*, Londres/New York, Verso, 2013.

bell hooks, «Agent of Change: An Interview with bell hooks», entretien avec Helen Tworokov, 1992, tricycle.org/magazine-issue/fall-1992/

Feminism Is for Everybody. Passionate Politics, Cambridge, South End Press, 2000, p. 101, 104.

Leslie Jamison, «In the shadow of a fairy tale», *New York Times*, 6 avril 2017, www.nytimes.com/2017/04/06/magazine/in-the-shadow-of-a-fairy-tale.html

Martin Luther King, «Where do we go from here», Rapport annuel, 11^e convention du Southern Christian Leadership Conference, 16 août 1967.

Linda Lê, *Lettre à l'enfant que je n'aurai pas*, Paris, NIL, 2011.

Ursula Le Guin, «Introducing myself», *The Wave In the Mind*, Boston, Shambhala, 2004, p. 7.

Laura Moss, «Why must we hate the things teen girls love?», *Mother Nature Network*, 9 octobre 2015.

Léonora Miano, *Écrits pour la parole*, Paris, L'Arche, 2012, p. 17.

Janet Mock, «Young people get trans rights. It's adults who don't», *The New York Times*, 23 février 2017.

Toni Morrison, «The pain of being black», entretien avec Bonnie Angelo, *Time Magazine*, 22 mai 1989.

Chimamanda Ngozi Adichie, *Chère Ijeawele, ou Un manifeste pour une éducation féministe*, Paris, Gallimard, 2017, p. 42.

Chimamanda Ngozi Adichie, *Nous sommes tous des féministes*, Paris, Gallimard, 2015.

Chimamanda Ngozi Adichie, *We Should All Be Feminists*, New York, Random House, 2015.

Paul B. Preciado, «Féminisme amnésique», *Libération*, 9 mai 2014, www.liberation.fr/france/2014/05/09/feminisme-amnesique_1014052

Eve Kosofsky Sedgwick, *Between Men. English Literature and Male*

Homosocial Desire, New York, Columbia University Press, 2016 [1985], p. 3.

Warsan Shire, *Teaching My Mother How To Give Birth*, Londres, Mouthmark, 2011.

Rebecca Solnit, *The Mother of All Questions*, Chicago, Haymarket Books, 2017, p. 9.

Susan Sontag, *Renaître. Journaux et carnets 1947-1963*, Paris, Christian Bourgois, 2010.

Kate Tempest, *Let Them Eat Chaos*, Londres, Picador, 2016, p. 30.

Christine Vachon, «Film-Makers Can Defy Trump», *The Guardian*, 24 février 2017, <https://www.theguardian.com/commentisfree/2017/feb/24/oscars-arent-just-so-white-theyre-also-so-straight>

Donald W. Winnicott, *La mère suffisamment bonne*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2006.

Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, Paris, Denoël, 2016, p. 64, 67-68, 91.

Romans parus chez Héliotrope

www.editionsheliotrope.com

GABRIEL ANCTIL

Sur la 132

VINCENT BRAULT

Le cadavre de Kowalski

NICOLAS CHALIFOUR

Vu d'ici tout est petit

Variétés Delphi

DAVID CLERSON

Frères

En rampant

MICHÈLE COMTOIS

Le tableau de chasse

ANGELA COZEA

Interruptions définitives

MARTINE DELVAUX

Blanc dehors

Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage

Rose amer

C'est quand le bonheur?

JULIE DEMERS

Barbe

OLGA DUHAMEL-NOYER

Le rang du cosmonaute

Destin

Highwater

LOUISE DUPRÉ

L'album multicolore

KEVIN LAMBERT

Tu aimeras ce que tu as tué

GRÉGORY LEMAY

Le cœur des cobayes

C'était moins drôle à Valcartier

Les modèles de l'amour

MICHÈLE LESBRE

Chemins

Écoute la pluie

Sur le sable

PATRICE LESSARD

Cinéma Royal

L'enterrement de la sardine

Nina

Le sermon aux poissons

CATHERINE MAVRIKAKIS

Oscar De Profundis

La ballade d'Ali Baba

Les derniers jours de Smokey Nelson

Deuils cannibales et mélancoliques

Le ciel de Bay City

JULIE MAZZIERI

La Bosco

ALICE-MICHAUD-LAPOINTE

Villégiature

SIMON PAQUET

Une vie inutile

GAIL SCOTT

My Paris, roman

VERENA STEFAN

*Qui maîtrise les vents connaît son chemin
d'ailleurs*

SÉRIE «K»

GWENAËLLE AUBRY

Lazare mon amour. Avec Sylvia Plath

ANNE-RENÉE CAILLÉ

L'embaumeur

COLLECTIF

Printemps spécial

CAROLE DAVID

Hollandia

MARTINE DELVAUX

Nan Goldin

CYNTHIA GIRARD

J'ai percé un trou dans ma tête

THIERRY HENTSCH

La mer, la limite

MATHIEU LEROUX

Dans la cage

MICHÈLE LESBRE

Un lac immense et blanc

CATHERINE MAVRIKAKIS

Diamanda Galás

L'éternité en accéléré

Omaha Beach

ALICE MICHAUD-LAPOINTE

Titre de transport

SIMON PAQUET

Généralités singulières

HÉLIOTROPE NOIR

ÉRIC FORBES

Amqui

ISABELLE GAGNON

Du sang sur ses lèvres

JONATHAN GAUDET

La piscine

PATRICE LESSARD

Excellence Poulet

ANDRÉ MAROIS

Bienvenue à Meurtreville

MAUREEN MARTINEAU

Une église pour les oiseaux

MARIE SAUR

Les Tricoteuses

MARIE-ÈVE SÉVIGNY

Sans terre

Héliotrope
4067, boulevard Saint-Laurent
Atelier 400
Montréal (Québec)
H2W 1Y7
www.editionsheliotrope.com
www.facebook.com/editionsheliotrope



LE MONDE EST À TOI

Je ne sais pas si ce livre est une liste de conseils, de consignes, de recommandations ou d'explications. Si c'est mon regard sur le monde, sur toi, sur moi, ou sur nous. Si ce sont des morceaux d'avenir ou des fragments de mémoire. Ou si, tout simplement, c'est une lettre d'amour, la suite du geste que je pose quand je te prends dans mes bras, ton long corps élancé que je ne peux plus attraper en entier, et que je te dis que je t'aimerai toujours...

Dans ce texte sensible, écrit à l'orée de l'essai, Martine Delvaux interroge son rapport à sa fille. Elle ausculte l'amour et réfléchit à ce qu'il y a de féministe en lui. Comment le féminisme l'informe, et comment cet amour (entre une mère et sa fille) informe la pensée féministe. Car peut-on penser le féminisme, demande-t-elle, sans penser l'amour ?

Figure incontournable du féminisme contemporain, **MARTINE DELVAUX** est l'auteure de quatre romans : *Blanc dehors* (finaliste en 2016 du Prix des libraires et du Prix du Gouverneur général), *Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage*, *Rose amer* et *C'est quand le bonheur ?* Comme essayiste, elle est l'auteure notamment de *Nan Goldin. Guerrière et gorgone* et des *Filles en série. Des Barbies aux Pussy Riot*.